



Souvenirs de guerre 1940-1945

Marc SAVIGNY

**Texte traduit et réédité par
L'Association du Souvenir des
Cadets de la France Libre**

© ASCFL 2018 Tous droits réservés

Introduction

Le texte écrit par Marc Savigny en anglais a été transmis à l'Amicale des Cadets de la France Libre en mars 1989 sous forme d'un tapuscrit (texte tapé à la machine) de 80 pages et partiellement publié dans le journal de l'Amicale en 1992 et 1993.

C'est en 2018 que l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre a entrepris la numérisation du texte et sa traduction.

Le texte est intéressant à double titre:

- D'abord parce qu'il retrace l'itinéraire complet d'un cadet, depuis l'arrivée des Allemands à Paris en 1940 jusque aux lendemains de l'armistice.
- ensuite parce qu'une partie des événements racontés a été vécue en commun avec deux autres cadets écrivains, à savoir Pierre Lefranc et dans une moindre mesure Albert Blin.

Le texte anglais est disponible sur le site cadetfrancelibre.fr

La traduction doit beaucoup aux membres de l'association qui en ont assuré une relecture attentive. Qu'ils en soient remerciés. Elle reste sans doute encore perfectible et sera améliorée s'il y a lieu dans les éditions ultérieures.

Bonne lecture.

Hugues LAVOIX
Avril 2019



De Gauche à droite, Pierre LEFRANC et Marcel SAVIGNY
(1944-Ribbesford)

Avertissement

Cette première version de la traduction des mémoires de Marc Savigny n'étant pas faite par des professionnels, il s'y glisse certainement des imperfections que nous corrigerons dans les éditions ultérieures. Que le lecteur veuille bien les pardonner et même s'il en a le courage contribuer à les corriger.

Marc Savigny, né en France et Français s'est exilé aux Etats-Unis après la guerre et a écrit ce texte pour ses descendants qui étaient bien moins informés de l'histoire de la seconde guerre mondiale qu'on ne peut l'être en France. Aussi, un certain nombre de paragraphes écrits pour planter le contexte ou pour l'éclairer sur la partie historique paraîtront peut-être inutiles voire contenant des opinions personnelles discutables plus que des faits. Nous avons pris le parti de tout garder et après tout, même en France, les plus jeunes générations découvrent peut-être aussi une période historique qui date de plus de 70 ans.

Il reste que le récit très vivant apporte le témoignage d'un acteur et que les sentiments exprimés reflètent bien ceux des Français libres et plus particulièrement des plus jeunes qui se sont engagés et ont suivi la formation donnée au sein de l'Ecole des Cadets de la France Libre.

Hugues LAVOIX
Décembre 2019

Citations

On peut partager le savoir mais pas l'expérience
Un homme qui n'est pas maître de lui-même n'est pas un homme libre
Epictète (1er siècle A.JC)

Je désapprouve ce que vous dites mais je défendrai jusqu'à la mort
votre droit à le dire
Voltaire

J'ai juré sur l'autel de Dieu une guerre éternelle contre toutes les formes
de tyrannie contre l'esprit humain
Thomas Jefferson

La vie est-elle si précieuse ou la paix si douce qu'il faille l'acheter au
prix des chaînes et de l'esclavage? Pardon, Dieu tout puissant! J'ignore
ce que les autres choisiront mais pour mon compte, laisse-moi la liberté
ou donne- moi la mort.
Patrick Henry

Ceux qui dénie leur liberté aux autres ne la méritent pas pour eux-
mêmes et si Dieu est juste ils ne la garderont pas longtemps
Abraham Lincoln

Dieu de nos pères, connu depuis la nuit des temps
Seigneur de nos lignes de batailles parties aux loin
De la main terrible de qui nous détenons
l'Empire sur le palmier et le pin
Seigneur Dieu de l'Univers, sois encore avec nous,
Pour éviter que nous oublions, que nous oublions !
R.Kipling

14 juin 1940

"Les Boches sont là!.." J'étais en train de rentrer ma bicyclette à trois vitesses dans notre garage lorsque j'ai entendu cette affirmation criée par mon camarade Michel également âgé de 16 ans en même temps qu'il courrait chez lui.

Combien de gens ont-ils entendu ce cri à travers l'histoire :

" Les Huns arrivent " ! Juste avant que Rome ne soit mise à sac, "Les habits rouges arrivent", et bien sûr vous avez vu le film "Les Russes arrivent!".

Cette fois ci, les Allemands étaient là ! Paris ist gefallen. Paris est tombée. Nous avons entendu les canons durant la nuit et je me souviens avoir espéré que ce n'était qu'un orage lointain. Mais, vains espoirs. Michel, hors d'haleine pointait la Seine en disant :

"Ils sont sur le quai dans des voitures blindées."

Emporté par ma curiosité et surmontant ma peur, je remontai sur ma bicyclette avant que maman ne s'aperçoive de mon imprudence. Après tout, si les Allemands se précipitaient vers nous, pourquoi se précipiter vers eux, à moins d'avoir une arme pour les accueillir. Mais à vrai dire, je n'avais jamais vu de soldats allemands en chair et en os, seulement sur les nouvelles du cinéma et j'avais là l'occasion de voir vraiment les fameux monstres, les terribles conquérants qui pouvaient nous décimer par leur seul regard.

Mais, par quelque magie, ma bicyclette avait ralenti à une allure d'escargot lorsque j'arrivai au dernier carrefour avant le quai ! Et le tambour dans ma poitrine n'était peut-être pas tant causé par mon essoufflement que par ma soudaine prise de conscience que je n'avais pas la moindre idée de ce que je ferai lorsque je serai face à l'ennemi.

Ah mais ! Ils ne savaient pas à quoi ils allaient se heurter ces brutes ! Un jeune efflanqué de six pieds avec des côtes saillantes comme une planche à laver, un nez qui pourrait fendre les balles en deux et une détermination qui venait de Jeanne d'Arc ; pas moins ! Comment de vulgaires brutes avec cet espèce d'uniforme prussien taché du sang séché de mes protecteurs pourraient-ils

même supporter le regard de mépris qui signifierait avec hauteur à ce Hun décadent que sa fin était proche ?

Rien à droite et rien... Oh! Oh! Là, ce véhicule étrange, trois d'entre eux regardant plus loin que moi Bang! Bang! Bang! ... Hum il ne se passe rien. Ils continuent leur bavardage. Les nerfs! Pas une arme en vue. Donnons-leur à goûter du fameux mépris gaulois et regardons le blindé de reconnaissance à quatre roues comme s'il était en démonstration sur un salon, et ignorons les occupants comme s'ils étaient de vulgaires démonstrateurs.

Oui, mais attends un peu. Gardons l'air de rien une main ferme sur le guidon, au cas où mon appétit pour le déjeuner dépasserait ma curiosité. Bien, oui, il était là, mon premier Volkswagen, couvert de poussière brune, avec les roues boueuses. Mon Dieu ! Il avait l'air de pouvoir voler tout seul. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour pouvoir faire un tour dedans ! Avec un ami, bien sûr, qui pourrait me ramener à la même place.

Qui pourrait faire confiance à ces types... ?

Assez d'enfantillage. Jetons un coup d'œil à l'intérieur ... : Des pelles attachées à la carrosserie, des chaînes, deux bidons d'essence et dans la boîte à gants ouverte, un nécessaire de scie ! Wouah ! Ils étaient drôlement équipés ! Mais attends un peu, qu'est-ce que le conducteur tire précisément de la caisse derrière lui... une bouteille de ... quoi ! Je ne peux en croire mes yeux ! Une bouteille de Dom Pérignon ! Je jette un coup d'œil sur la caisse et véritablement, elle indique sa provenance. Je peux voir maintenant les bouteilles enveloppées dans de la paille qui y sont encore. L'audace, l'incroyable audace de ces bandits !... Guidé par mon nez toujours curieux, je me tournai vers ces conquérants païens et fis finalement face à trois figures juvéniles avec des cheveux blonds comme les blés, coiffés en brosse, des yeux bleus et à peine une trace de barbe, leurs cols ouverts montrant une gorge nue, goûtant calmement le nectar des dieux ! ... trop occupés pour même me jeter un regard.

J'aperçus, enfin, les mitraillettes posées négligemment sur leurs genoux, pendant qu'ils savouraient leur déjeuner liquide.

Je sais, maintenant que c'étaient des Schmeisers, les meilleures mitraillettes possibles à l'époque - du modèle dont j'ai choisi de m'équiper, quatre ans plus tard lorsque nous décidâmes de leur

rendre la pareille dans leur pays natal, parce que c'étaient de superbes machines. A l'intérieur des deux portières avant, il y avait des grenades avec leurs manches en position "prêt à l'emploi".

Tout ce calme anormal pouvait se transformer en un clin d'œil en une meurtrière efficacité. Un frisson glacé me passa dans le dos. Puis je notai que celui qui était sur le siège arrière scrutait attentivement une carte. Bon Dieu, ce n'était rien d'autre qu'une carte Michelin. C'était le plus grand compliment possible pour l'homme qui produisait les meilleures cartes d'Europe et qui était maintenant glorifié par ces jeunes lions qui ne voyaient pas d'utilité à surpasser le meilleur.

On peut noter aussi que le haut commandement allemand admit aussi plus tard qu'il avait simplement étudié et suivi le livre du Général De Gaulle sur la guerre avec les chars et qu'ils avaient réussi presque complètement à démontrer qu'avec le bon équipement, on pouvait réussir une pénétration rapide et profonde qu'il appelèrent "Blitzkrieg". Un mot qui réussit à terrifier toute l'Europe en très peu de temps.

Je me glissai l'air de rien vers cette carte qui certainement était maintenant annotée de tous les secrets des plans de bataille et allait peut-être révéler au super espion dernier né leurs plans et leurs intentions...

Se tournant vers moi avec un regard qui me rappelait celui de mon professeur d'espagnol durant ma dernière interrogation, superman dit avec une voix douce "Nach Paris" en pointant dans la bonne direction, droit devant. Ha ! Ils étaient perdus ! Pensais-je ! Quel plaisir de le savoir ! Et il me posait la question !

Comme conduit par un élan réflexe, mon bras libre pointa au nord, dans la direction opposée, là d'où ils venaient. Mon premier acte de rébellion et de sabotage. Quelle bravoure ! Quelle naïveté ! Et comme je me faisais des illusions ! Il m'a juste regardé avec des yeux bleus suspicieux, et le début d'un sourire sur ses lèvres, se demandant déjà si c'était le genre de collaboration à laquelle ils allaient devoir s'attendre à partir de maintenant.

Le petit gargouillement émis par mon estomac me ramena à la réalité ; il était temps de laisser les conquérants poursuivre leur

voyage et de retourner à la maison où ma baguette de pain et mon café-au-lait m'attendaient sûrement.

Ainsi en était-il ! Ma vive imagination nourrie par les heures passées à écouter les histoires de ma grand-mère, apercevant ses premiers lanciers Ulhans au double bonnet qui répandirent la terreur dans les Pays-Bas et en France, et qui marquèrent l'histoire par leurs atrocités et laissèrent une trace d'horreur pour les générations à venir ; nourrie aussi par les descriptions de troupes d'infanterie ensevelies vivantes par les énormes explosions d'obus tombant de façon continue que racontait mon grand-père qui avait été gazé et n'avait jamais plus pu respirer normalement.

Rien de tout cela ne m'avait préparé à la réalité actuelle de cette rencontre, avec un jeune qui avait été entraîné par l'ascension d'un fou, dans un pays qui avait rêvé depuis des générations de faire de la France son propre territoire.

Disons-le franchement, j'étais encore comme un bébé dans les bois et jeté tout d'un coup dans la réalité brutale du XXe siècle. C'était là mon premier contact avec les forces du Mal. Il était temps que je me prépare à y remédier et sur cette résolution, je pris la direction de mon frugal petit-déjeuner.

"Tu es fou ! Si ton père était là, tu l'entendrais parler !"

Il fallait s'y attendre. Mon nez encore dans le café, je n'allai certainement pas contester ces paroles de bon sens qui m'étaient administrées. Oui, Père m'aurait donné un de ses fameux, longs et silencieux regards d'inquisiteur espagnol qui m'aurait fait plus d'effet que des coups de fouets. Heureusement, Père n'était pas là. Mais par la suite, quel remords de réaliser que nous n'avions plus entendu parler de lui depuis des jours, alors qu'il appelait régulièrement chaque nuit, depuis son avant-poste près de Douai, tout au nord, près de la frontière Belge.

En fait, à cette date, mon père battait en retraite à la tête de son régiment quelques centaines de miles au nord, en direction de Dunkerque qui était alors - à leur connaissance - comme le dernier port permettant une évacuation, et comme le seul moyen de sortir du piège dans lequel ils étaient pris, lui et son régiment. Il avait alors quarante ans. En 1917, il s'était porté volontaire à l'âge tendre de dix-sept ans, en mentant sur son âge. Et, après

quelques mois d'entraînement, il avait été envoyé à Verdun - un nom synonyme d'horreur dans l'imagination de nombreuses générations. - Encerclés durant des mois, bombardés sans pitié jours et nuits, les troupes accusant de lourdes pertes, privées de nourriture et de moyens d'en recevoir, ils apprirent à survivre en mangeant les rats, les chats, les chiens et tout ce qui se déplaçait à quatre pattes, après que les chevaux y fussent passés ! Pétain avait dit "Ils ne passeront pas !". Finalement, Verdun aura vu le seul cas de mutinerie dans l'armée française de la première guerre mondiale, réprimée brutalement par le peloton d'exécution. Vous souvenez-vous du film dans lequel Kirk Douglas joue le rôle du capitaine exécutant les ordres de l'officier commandant Adolphe Menjou ?

Le même Pétain, qui vingt ans plus tard allait serrer la main de l'ennemi et allait ordonner aux forces françaises de déposer les armes et de coopérer avec les forces occupantes !

Ce faible reste de la grande gloire française disait à la France d'accepter de se rendre à l'Allemagne et dans le même discours condamnait à mort toute personne qui rejoindrait les forces alliées qui continuaient le combat pour la liberté. Oui, mon ami, et ce n'était pas la moindre consolation pour moi d'apprendre plus tard que si j'étais capturé par mes compatriotes, je serais exécuté comme traître à ma patrie. Amen ! Je m'en moque ! Attrape-moi d'abord ! Pétain termina sa vie en prison, ne fut pas fusillé à cause de son âge mais fut banni et relégué dans les annales de la disgrâce et du déshonneur.

Pour en revenir à Père, il fut rappelé en 1939 dans son régiment d'artillerie bien que son ouïe eût été endommagée à 50% durant la première guerre mondiale. Il attribua son rappel à l'apathie et à l'indifférence bien connues du commandement français, ce dernier lui-même appuyé par des politiciens qui étaient plus intéressés à faire de grands gestes qu'à regarder la réalité en face ou à prendre des décisions.

Après tout, durant la première guerre mondiale, on avait enrôlé de 16 à 50 ans et l'Allemagne les prendrait même, vers la fin, de 14 à 80 ans. Au fond, quel était le problème, si vous ne pouviez pas entendre ? Je suppose que vous pouviez au moins viser ou pointer une baïonnette ! Et, en raison du peu d'informations que

les Français avaient de l'armée allemande, on s'orienterait probablement vers une nouvelle guerre de tranchées qui commencerait à la ligne Maginot et irait tout du long au nord, jusqu'à la mer. Une guerre où n'importe qui pourrait monter la garde. D'ailleurs, c'est bien ainsi que cela a commencé. Et, on a appelé cette période "la drôle de guerre" tant il ne se passait rien. Et ensuite, Blam! Le massacre commença le 20 mai 1940. Lorsque l'avalanche irrésistible des nouveaux tanks allemands perça à travers les lignes hollandaises et belges, déferlant à travers les forces alliées en complète déroute et fonça directement à l'ouest - au sud de Douai- directement vers la Manche, pour fermer la poche allant d'Amiens jusqu'à Dunkerque, avec l'espoir de capturer la totalité de l'armée britannique en retraite. A l'intérieur de ces pinces gigantesques se trouvèrent pris les restes des armées belges et hollandaises qui ne s'étaient pas encore rendues, les forces françaises dirigées sur le Nord, et la totalité de l'armée britannique, espérant que Dunkerque ne tomberait pas avant leur repli.

Ce matin-là, mon père réalisa que la plupart des officiers en charge étaient soit en permission, soit avaient mystérieusement disparu en laissant les troupes (artillerie) sans la moindre information et complètement désorganisées. Après s'être rapidement regroupés et avoir abandonné leur matériel, ces hommes, livrés à eux même, conclurent que la seule issue était au nord, à Dunkerque, à près de 150 kilomètres de là, et à pied, c'est-à-dire à trois jours de distance.

C'est ainsi que sous le chaud soleil de mai, ils marchèrent vers le nord, avec quelques fusils et des provisions que chacun devait porter individuellement, en gardant espoir. Mon père me dira, trois ans plus tard :

"Souviens-toi, mon fils que si nous avons survécu, c'est uniquement grâce aux Tommies anglais qui avaient reçu les ordres stricts de s'enterrer et de résister quoi qu'il arrive !"

Cela rappelle le poème de Victor Hugo où le sergent qui a reçu l'ordre de résister dans un cimetière répond : "C'est un très bon endroit pour mourir !" Les hommes de ces "Fort Alamo !" disséminés donnèrent de la nourriture aux fuyards en disant courtoisement "nous n'en n'aurons pas besoin très longtemps,

autant que vous en profitez !...". Leurs croix sont toujours là, tout au long des routes où ils sont tombés, attestant la résolution qui serait proclamée à la face du monde par un homme de grand destin :

"We shall never surrender!" (Nous ne nous rendrons jamais !).

Après trois jours de marche, ils atteignirent finalement le port de Dunkerque qui allait rapidement devenir aussi célèbre que Khartoum. Quel spectacle ! De la fumée et des incendies partout. Des milliers d'hommes portant toutes sortes d'uniformes, allant comme des tortues vers la mer, en masse, hagards, épuisés, affamés et tellement, tellement fatigués ! Mais avec juste assez d'énergie pour saisir leur dernière chance de s'échapper, à la grâce de Dieu !

De longues lignes de soldats s'étaient formées sur les jetées qui étaient encore épargnées ainsi que sur les plages. Attendant n'importe quel bateau qui pourrait les recueillir et les transporter vers de plus gros bâtiments qui mouillaient au large, ou peut-être même les mener directement jusqu'en Angleterre sous la protection de quelques navires de guerre rescapés.

En plus de cette scène, imaginez des douzaines de Stukas, les monoplans bien connus, plongeant en piqué, en visant les hommes et les bateaux comme dans un tir de foire, avec leurs sirènes hurlantes qui ajoutaient un effet dantesque à ces machines de terreur et de mort.

Tous les zouaves d'une section (les recrues algériennes), incapables de se contrôler plus longtemps devinrent fous furieux.

Mon père, comme les autres, avait plongé à terre dans l'espoir d'échapper aux tirs, puis il s'est souvenu que le médecin lui avait dit que du fait de ses tympan percés depuis la dernière guerre, le contact avec l'eau pourrait le rendre fou ! Une perspective certainement peu engageante. En raison de quoi, il revint vers la terre ferme, prenant place quelque part dans les dunes et mettant son espoir dans la clémence du destin. En quelques secondes, il tomba profondément endormi, oublieux du reste du monde.

Quand il se réveilla quelques douze heures plus tard, un grand calme régnait sur toute la zone. Le soleil était déjà haut, les bateaux avaient disparu et tout au long des plages, des drapeaux

blancs étaient attachés ici et là aux fusils, à des bouts de bois ou des cannes ; et, les soldats allemands passaient tranquillement au milieu des hommes endormis ramassant les fusils, les pistolets, les sabres et tout ce qui pouvait être utilisé comme armes. C'était fini. Ils étaient prisonniers.

Avant d'aller plus loin, je voudrai préciser un point concernant la Marine britannique. Elle avait donné l'ordre de n'accepter à bord aucun soldat qui n'aurait pas été en possession d'un livret militaire britannique, le pay-book.

Cette mesure avait été rendue nécessaire par la découverte, parmi les troupes étrangères - et particulièrement parmi les troupes belges - d'un certain nombre de soldat allemands, qui avaient enfilé des uniformes alliés, puis avaient trouvé place à bord des vaisseaux de transport, dans lesquels ils avaient placé des charges incendiaires en divers points, réussissant de la sorte à couler ces bateaux de transports.

Cela prit un certain temps aux Anglais avant de réaliser ce qui s'était passé. Mais une fois qu'ils eurent découvert ce à quoi ils devaient faire face, ils n'eurent pas d'autre choix que de prendre des mesures drastiques. Ils espéraient ainsi que très peu de soldats allemands réussiraient désormais à se faire passer pour des soldats alliés.

L'amertume que les troupes françaises en auront gardée en rentrant chez elles et la divulgation de cette action préventive avait énormément aidé les Allemands à faire fantasmer les Français et à les monter contre la "Perfide Albion".

Il en fût de même, plus tard, lorsque les Anglais ont bombardé et coulé la flotte française ancrée à Mers-el-Kébir. Cette flotte française avait préféré obéir à l'amiral Darlan en refusant de se joindre au petit contingent de la marine française qui servait déjà



N'oubliez pas Oran!

dans les îles Britanniques. Je me souviens d'une affiche très joliment dessinée montrant un navire français sombrant dans le lointain et un matelot en train de se noyer en tenant un drapeau français dans les bras, avec le titre "Perfide Albion". Je me suis souvent demandé si cette affiche avait vraiment empêché des hommes honnêtes de se joindre aux forces alliées qui défendaient maintenant leur cause. C'était devenu une bonne excuse pour le "dans le doute abstiens-toi".

Revenons-en à Dunkerque où mon père et des milliers d'autres furent simplement formés en colonnes de quatre de front et mis en marche vers l'Allemagne. Alors, commença ce qui a été connu comme la "*marche de la mort*" ! Marchant durant plusieurs jours, à travers la Belgique, sans recevoir ni nourriture ni eau, s'aidant les uns les autres autant qu'ils le pouvaient. Lorsque vous ne pouviez plus aider votre camarade, vous étiez obligé de le laisser à terre ; et, dans les cinq minutes, un cycliste allemand passerait pour lui donner le "coup de grâce" et le faire rouler dans le fossé. Vous saviez ce qui vous arriverait si vous n'arriviez plus à marcher ; si bien que tous marchaient comme des automates sans savoir combien de temps le pied gauche réussirait à alterner avec le pied droit ! Combien de fois a-t-on reproduit cette sculpture des bas-reliefs de l'architecture grecque où l'on voit le soldat au bout de ses forces, achevé par le

vainqueur. L'Antiquité revisitée ? Vous aviez tout intérêt à ne pas l'envisager autrement et personne n'avait assez de force pour seulement évoquer la Convention de Genève.

Sur les routes de Belgique, il se souvenait avoir vu des femmes lançant du pain dans la colonne ce qui provoquait immédiatement un choc parmi les hommes qui se ruaient littéralement sur les morceaux de pain, à la façon de joueurs de rugby, comme s'ils étaient devenus fous.

Contre toute attente, les trois quarts des hommes réussirent à atteindre un carrefour ferroviaire, où ils furent entassés dans des wagons à chevaux (faits pour contenir 8 chevaux) et chargés de quatre-vingt hommes debout sans aucune place pour s'asseoir. Les hommes devaient dormir en s'appuyant sur leurs voisins ; et il n'y avait pas d'ouverture, sauf dans un coin unique où l'ont pouvaient faire ses besoins ! Souviens t'en mon fils !

Deux fois par jour, le long de la voie, les trains ralentissaient, les portes s'ouvraient et les hommes devaient sauter au sol, se soulager du mieux qu'ils pouvaient, tandis que des gardes armés observaient ce spectacle inoubliable. Beaucoup devaient se faire aider, étant physiquement à bout de forces et incapables de remonter seul dans le wagon.

Finalement, ils arrivèrent en Autriche où ils furent enfermés dans des camps – des Stalags et des Oflag, respectivement pour les soldats et pour les officiers. Là, reprit un semblant de vie dans des baraquements entourés de fossés, de fils de fer barbelés et de tours de surveillance, sans oublier le renfort de dogues féroces tenus en laisse. Nous étions deux millions en tout ... laissant la France à la merci de l'Allemagne nazie.

Pendant ce temps "retour à la ferme" comme on dit

...

Nous avons entendu dire que le Roi de Belgique avait capitulé le 28 mai, le jour de mon 16^e anniversaire ; et à la suite, le 18 juin, nous avons entendu l'appel du général de Gaulle depuis Londres.... :

"Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre ..." Je n'imaginai pas que le "18 juin" deviendrait le nom de ma promotion, trois ans plus tard, en Angleterre !

Paris fut déclaré « ville ouverte » afin de protéger son noble patrimoine. Mère décida d'abord que, sans nouvelle de Père, qui - pour ce que nous en savions - était peut-être mort, nous devions placer deux matelas sur le toit de la voiture et partir vers le sud. Le sud, qui, nous l'espérions, serait à l'écart de la furie germanique.

Puis, en y repensant, elle décida que nous serions sans doute plus en sécurité à la maison que sur les routes avec des milliers d'autres réfugiés conduisant des voitures, des motocyclettes, des bicyclettes, des charrettes, des poussettes et je ne sais quoi encore.

Quelle clairvoyance de la part de ma mère ! Et moi, petite tête et longues jambes qui la harcelait pour la faire changer d'idée ! Nous apprîmes assez vite quelle panique générale s'était créée avec les troupes en débâcle, qui se mélangeaient aux réfugiés effrayés, à court de nourriture et d'essence et continuellement mitraillés par la Luftwaffe qui elle, bénéficiait des meilleures conditions atmosphériques possibles.

Les jours et les semaines passèrent sans aucune nouvelle de mon père ; et ma mère, après avoir pleuré sans pouvoir s'arrêter du matin au soir, adopta soudainement une attitude stoïque, prête à encaisser l'inévitable mauvaise nouvelle qui semblait être la seule issue possible à ce silence assourdissant. A deux reprises elle essaya même d'ouvrir le gaz pour en finir avec cette misérable existence. Chaque fois, heureusement, je m'éveillai à temps et lui fis promettre de ne pas recommencer. Elle me

regardait comme une figure de cire, sans vie, et sans égard pour sa vie.

Malgré tout, je sentais que j'avais le devoir de continuer à entretenir l'espoir et de défendre ce qui restait de ma famille, mais aussi dès que ce serait possible, de rejoindre les forces qui se rassemblaient en territoire libre. De préférence, si possible en Angleterre, avec nos proches et fraternels alliés.

Un matin de fin juillet, j'aperçus la factrice à la porte de notre villa, tenant un papier blanc et essayant d'attirer l'attention de quelqu'un dans la maison. Quand j'eus bougé le rideau, elle sourit immédiatement en agitant le papier et en sonnait pour faire bonne mesure. Ça y était ! Il avait réussi ! Mère fonça devant moi comme un champion de course à pied et attrapa le papier avec des mains toute tremblantes de hâte et d'inquiétude.

"Prisonnier de guerre Alfred SAVIGNY Oflag XVII A Elderbach, Autriche".

Il était vivant ! Mais pas bien. Vraiment pas bien ! Il s'avéra que c'était sa troisième lettre, les deux premières ayant été censurées à cause de leur contenu et de la description de la marche mortelle et du traitement subi en Autriche ! De son poids de 114 kilos qu'il avait au départ, il était maintenant tombé à 74 kilos, et portait une longue barbe. Des purulences sortaient continuellement de ses oreilles faute de soins convenables. Ayant souvent relancé la section médicale, il finit par obtenir un emploi qui, au fil du temps, lui permit d'affranchir les papiers de nombreux prisonniers sérieusement malades avec le mot magique "Rapatriation". Il sauva ainsi plusieurs d'entre eux d'une longue agonie et ou d'une mort dégradante. Puis, vint le temps en 1942 où ses camarades estimèrent que lui aussi devrait rentrer chez lui. Il était en cours de transfert vers Rennes, dans d'anciennes casernes maintenant occupées par les Allemands. Rennes, c'était au milieu de la Bretagne, à trois heures de distance de la maison.

Une fois avisée de son déplacement, Mère décida que nous devions aller le voir. Et, sans y être invités, ni annoncés, nous nous présentâmes en fin de matinée pour apprendre que les visites étaient interdites sans exception. Ils furent surpris par ma mère qui, au lieu de s'en aller, les deux mains accrochées à son

parapluie planté dans le sol comme une épée de Damoclès¹ informa le gardien complètement désarçonné qu'elle ne bougerait pas tant que son mari ne serait pas autorisé à la voir ! Là ! Levant les bras comme s'il allait s'envoler, il fit demi-tour et sans doute informa son supérieur car, quelques minutes plus tard, nous vîmes arriver un officier blond, sans casquette et le col déboutonné qui venait vers nous. Il était accompagné par pas moins de trois bergers allemands qui tiraient sur leur laisse aussi fort qu'ils pouvaient - comme si leur seul repas de la journée venait de se présenter. Un claquement de talons suivi par une brève inclinaison de la tête et nous l'entendîmes nous dire :

"Madame, votre mari est un prisonnier de guerre et les visites ne sont pas permises ! S'il vous plait, veuillez rentrer chez vous !"

"Monsieur", dit ma mère n'ayant aucune idée du fait que les épaulettes indiquaient qu'il s'agissait d'un commandant. "Je suis venue ici pour voir mon mari et je ne bougerai pas tant que je ne l'aurai pas vu !"

Il sourit, tira sur les laisses et dit aux chiens "venez !", puis il sorti aussi tranquillement qu'il était apparu.

Quelques quinze minutes s'écoulèrent. Ma mère toujours droite et inébranlable. Moi, inquiet et me demandant si nous aurions à dormir sur le banc et si on irait jusqu'à nous enfermer pour la nuit.

Puis, avant que nous ne l'ayons réalisé, un homme, à la triste figure, à demi courbé, avec une grosse barbe épaisse, des yeux d'épave fatigué, se tenait immobile devant nous esquissant un timide sourire.

"Oh ! Mon Dieu " dit ma mère, reconnaissant soudain mon père. Je crus que ma mère déraillait ! Cette épave ne pouvait pas être mon père ! Mais, ma mère était déjà dans ses bras, dans un déluge hystérique de larmes.

"Eh bien, fils tu ne dis pas bonjour ?"

Ma paralysie cessa soudain et je me jetai dans ses bras protecteurs.

¹ On est loin de l'image de l'épée suspendue par un crin de cheval au-dessus de Damoclès. Il reste l'image d'une présence menaçante qui figure dans le texte anglais.

Notre réaction était purement émotionnelle et il nous fallut un moment, pour reprendre nos esprits et pour réaliser combien cet homme magnifique avait été brisé et dépouillé de toute dignité. Simultanément, tandis que nous versions assez de larmes pour noyer un crocodile, mon père nous apprenait, en quelques minutes, quel martyr il avait subi et par quel miracle il était resté en vie. Réalisant que notre entrevue pouvait être interrompue à tout instant, il nous communiqua la nouvelle importante selon laquelle, avec un peu de chance, il serait libéré sur parole dans quelques mois, voire quelques semaines parce que les installations n'étaient pas adaptées à la garde de prisonniers et que par ailleurs, les Allemands ne voulaient pas avoir à s'occuper de la santé ou du confort de ces misérables épaves.

Deux mois plus tard, il était à la maison, ne pesant plus que 69 kilos, fraîchement rasé et prêt à reprendre une vie normale, à la grâce de Dieu. Il avait comme instruction de se présenter chaque semaine à la kommandantur de Paris, place de l'Opéra et avait été averti que le sort de sa femme et de son fils dépendait de son attitude et de sa coopération. Toute tentative de quitter la ville sans autorisation écrite serait traitée avec la plus extrême sévérité et un possible renvoi dans un camp en Allemagne. "A bon entendeur, salut !"

Ce qui n'empêcha pas votre serviteur d'informer sa famille que maintenant que Père était de retour, c'était à mon tour de partir et de combattre pour mon pays.

"Assieds-toi fils" dit Père d'une voix très calme. "Regarde-moi ! Regarde ce qui reste de ton père ! Bien sûr, j'ai bon espoir de survivre à la guerre. Mais, si quelque chose m'arrivait, tu serais le seul homme de la famille. Pense à ta mère. Tu n'as après tout que dix-sept ans ! Où irais-tu et comment rejoindrais-tu les alliés ?"

"Eh bien, Père, je comprends ce que tu dis, mais je ne vais pas écouter la BBC jusqu'à la fin de la guerre ! Ils ont besoin d'hommes qu'il faudra ensuite entraîner. Cela prend du temps... Je veux être fin prêt pour être opérationnel. Je veux devenir pilote de chasse, s'ils m'en donnent la chance ... Je pense passer

par l'Espagne et trouver un navire pour l'Angleterre, d'une manière ou d'une autre !..."

Je pouvais voir dans ses yeux qu'il réfléchissait, pesant les différentes alternatives possibles.

"Voilà ce que je te propose, fils. Donne-moi quelques mois pour me remplumer, et nous partirons tous ensemble. Nous ne pouvons pas rester derrière, une fois que tu seras parti. Ils m'enverraient de nouveau en enfer, dans un camp de travail forcé, et cette fois je n'en reviendrai pas. Je te dirai quand je serai prêt."

Ainsi en fut-il. Une grande décision avait été prise. Je ne pouvais pas m'empêcher d'espérer que la guerre attendrait sûrement quelques mois pour que le héros que j'étais puisse prendre sa place parmi les tanks. Inutile de dire que bien que je fusse alors en train d'étudier pour passer mon Baccalauréat, je manquais quelque peu de concentration, et je comptais les jours.

Dans le même temps, j'étais collé à la BBC pour les nouvelles. Lénine ! Tripoli ! Bir-Hakeim ! Noms glorieux gravés pour toujours dans les annales du combat pour la liberté. Puis, le rythme de la guerre s'est accéléré et Père décida que le mois d'octobre serait le bon moment pour passer en zone libre, dans le sud de la France. Nous fîmes, à coût considérable, les arrangements pour passer la ligne de démarcation, par nuit noire. Nous prîmes ensuite le chemin de Marseille. Là, il nous fallût attendre un visa pour passer en Afrique du Nord par bateau. Nous nous trouvâmes assez vite à court d'argent car nous ne pouvions pas emprunter d'argent sans laisser notre nom sur un contrat qui aurait pu être tracé par les Allemands. Lesquels Allemands à ce moment-là, devaient avoir découvert qu'un prisonnier de guerre et sa famille avaient disparu de chez eux.

Nous en étions réduits à faire la queue pour de la nourriture à la "Soupe populaire" qui était distribuée aux indigents, et à espérer qu'on nous délivrerait rapidement un visa.

Puis, vint la grande nouvelle ! Les Alliés avaient débarqué en Afrique du Nord. J'étais dans une extrême jubilation, mais un regard, échangé avec mon père me fit comprendre que j'avais loupé quelque chose. Poings sur les lèvres, il resta silencieux un moment puis nous dit :

"La flotte française est à Toulon. Ils vont foncer là-bas de peur qu'elle ne rejoigne les Alliés. Ils seront ici demain. Nous devons partir en vitesse".

Bien sûr. Dans la nuit, les panzers traversaient la zone libre et les Allemands occupaient toute la France, depuis la frontière italienne jusqu'à la frontière espagnole, refermant la dernière porte vers la liberté. Nous étions pris au piège ! C'est ce que je pensais. Mon père décida alors, que nous devions essayer de passer en Espagne avant que les forces allemandes n'aient eu le temps de s'installer en nombre sur la frontière pyrénéenne. Il vendit pour rien sa montre en or et nous nous dirigeâmes vers Rivesaltes², sur la côte orientale de la chaîne des Pyrénées, dans une localité bien connue pour ses vins de dessert, à quelques kilomètres de la frontière espagnole. Là, nous logeâmes dans un hôtel local, quelques jours avant Noël.

Le passage en Espagne

Nous prîmes quelques jours pour reconnaître les environs, en observant plus particulièrement à quels moments se faisaient les relèves des gardes-frontières. Puis, la veille de Noël, mon père dit :

- "Allons-y ! Ils seront tous en train de célébrer Noël et nous n'aurons jamais de meilleure occasion..."

- À une heure du matin, après avoir laissé le montant du prix de nos chambres sur les tables, nous sortîmes sans bruit, Père et moi portant une valise chargée de quelques chemises, de sous-vêtements et de paires de chaussures de rechange. Puis nous nous dirigeâmes vers les pistes de montagne.

Nous atteignîmes le sommet, quelque 5000 pieds (1500 mètres) plus tard, à quatre heures du matin et ho ! Accrochez-vous ! Nous vîmes, au loin, les premières lumières de civilisation. Derrière nous, la France était toute sombre à cause du couvre-feu. Au revoir, notre belle France!

² Le texte Anglais note Livourne ... qui est une ville Italienne qui aurait pu être confondue avec la ville française de Libourne. Mais cette dernière étant située près de Bordeaux, Rivesaltes semble donc plus probable.

Nous célébrâmes l'évènement en buvant dans un petit ruisseau une eau extrêmement claire, limpide et froide. À ce moment, elle avait meilleur goût que du champagne. Puis, après un repos bien mérité, nous reprîmes tranquillement notre marche et, à l'aube, nous trouvâmes une petite grotte pour nous reposer durant une heure.

Plus tard, à Madrid, j'ai rencontré une jeune femme belge qui avait essayé de traverser cette même montagne avec son fiancé, un soldat belge en fuite. Ils s'étaient perdus, avaient tourné dans la neige durant des heures. Finalement, elle avait dû, jusqu'au bout de ses forces, tirer son fiancé dont les pieds, d'abord, puis les mains avaient gelé. Après une nuit de blizzard et de vents glacés, sans autre chaleur que celle de leurs corps, il mourut de froid. Au matin, elle l'avait enterré dans la neige.

Comme vos peines, mes amis, paraissent bien relatives lorsqu'on entend celles des autres.

Nous continuâmes notre descente après avoir mangé le pain que ma mère avait eu la bonne idée de placer dans la valise, puis nous marchâmes vers notre liberté retrouvée, dans un pays libre.

Comme nous nous trompions ! En réalité, nous découvrîmes plus tard que les grandes villes étaient pleines d'officiers allemands en uniforme, bien conscients d'être dans un territoire dont le gouvernement s'acquittait d'une grosse dette datant de la guerre civile. Je me souviens avoir lu un magazine à Madrid, magazine financé par l'argent allemand, qui se plaignait que 40 000 étrangers avaient été autorisés à transiter par l'Espagne alors que seulement 20 000 Espagnols s'étaient portés volontaires pour la "Division Azul" qui combattait au côté des troupes allemandes contre la Russie.

Durant cette même période, plusieurs de mes compatriotes et moi-même mirent un point d'honneur à prendre le thé presque tous les jours à 16 heures au Palace hôtel, à Madrid, simplement parce que, chaque jour, deux tables plus loin, six représentants de "Das Reich" prenaient une boisson en habit de tueurs : chemise brune, swastika noire sur fond blanc imprimée sur un brassard rouge sang, ceintures et brides de cuir, gants beiges, élégamment plantés dans les plus brillantes paires de bottes que

j'ai jamais vues! Croyez-moi, ils étaient impressionnants avec leurs crânes brillants, leurs monocles et leurs cigares de luxe.

Ils se tenaient complètement raides et ignoraient ces adolescents français qui parlaient volontairement un anglais approximatif, uniquement pour les ennuyer. Je n'aurais pas été surpris s'ils avaient parlé un meilleur anglais que n'importe lequel d'entre nous ! Et quel misérable aspect avions nous ! Nos cheveux à peine repoussés depuis la dernière coupe de prison, des vêtements que des vagabonds auraient hésité à porter, prototypes pour les "trois corniauds".

Vers 9 heures, nous avons avancé sur une route allant vers Figueras lorsque, sortant d'un tournant, nous nous trouvâmes face à face avec 5 carabiñeros (Policiers espagnols) arborant un sourire de chat du Cheshire qui indiquait clairement qu'ils avaient attrapé un poisson de plus. Toutefois, ce fut presque un soulagement pour nous de voir ces hommes, portant leurs chapeaux tricornes laqués noir esquissant des sourires vaguement amicaux, figures détendues, sortis de leur ennui, et tenant nonchalamment chacun un fusil, instrument de leur incontestable autorité.

Celui qui avait un galon sur son épaulette demanda de façon autoritaire: "Frances ?"... Nous nous regardâmes de façon interrogative avec l'air du "Qu'est-ce qu'il dit ?". Il abandonna son air rigide et articula "Français ! Si ?" de façon très affirmative. Mon père répondit immédiatement en français :

"Nous sommes Canadiens en route vers notre ambassade à Madrid"... Un sourire triste, de type air de déjà vu, parut sur les lèvres de l'officier découragé qui laissa tomber: "Papeles por favor" ("Vos papiers, s'il vous plait"). De nouveau, mon père répondit que, parce que nous avions à franchir les lignes allemandes, nous avions dû jeter nos papiers et n'en avions plus à montrer.

Ayant fait son devoir avec ces incessants envahisseurs français, il nous dit lentement et distinctement de continuer dans la même direction et à environ 8 kilomètres, de nous arrêter à la hauteur d'une maison blanche au bord de la route et de les y attendre.

Nous reprîmes notre marche, durant laquelle je remarquai pour la première fois que Mère avait considérablement ralenti le pas,

et qu'elle souffrait évidemment de quelque douleur qu'elle refusait de reconnaître, en insistant pour que nous continuions.

Nous marchâmes encore et encore jusqu'à atteindre la ville de Figueiras, sans trouver la maison blanche sur le bord de la route qui avait été annoncée. En fait, nous avions bien vu une maison blanche au bout d'une longue allée bordée d'arbres, mais à environ 100 mètres de la route. Alors que nous cherchions une maison sur le bord de la route.

En arrivant à Figueiras, nous fûmes immédiatement accostés par deux carabiniers, qui nous emmenèrent à la station de police locale, dans l'attente de recevoir des ordres. A propos des carabiniers, ils se déplacent toujours par deux car ce ne serait pas sûr pour eux de marcher seuls. Un signe comme quoi tout n'allait pas si bien dans le royaume d'Espagne !

On nous laissa assis sur un banc durant quatre heures, sans nourriture ni eau ; et, vers le milieu de l'après-midi, ma mère n'allait vraiment plus bien du tout. Elle était couchée sur le banc en position fœtale, terriblement pâle et répondait à nos questions par de faibles gémissements.

La porte s'ouvrit brutalement sur le carabinier rencontré le matin. En arborant un air féroce, il commença, en hurlant de toutes ses forces, par nous dire que nous avions tenté de lui échapper en ne nous arrêtant pas à la maison blanche et que nous allions être immédiatement reconduits à la frontière française.

Imaginez la scène : un policier frustré intimidant trois pauvres pigeons terrorisés à l'idée d'être remis à la police de frontière allemande avec les conséquences terribles qu'on peut deviner !

C'est alors que mon père, abandonnant toute précaution fit un pas en avant et regardant l'officier droit dans les yeux dit "Ok ! Nous sommes Français ! Mais vous parlez de renvoyer un homme qui a combattu dans les deux guerres mondiales, qui a été prisonnier durant deux ans dans la dernière, avec une femme qui est maintenant totalement épuisée et est manifestement malade et un adolescent qui n'a pas l'intention d'aller dans les camps de travail de Pétain ou des Allemands"...et tout cela en espagnol figurez-vous !

La figure de l'officier arbora un sourire visible et il commenta : « Vous parlez un très bon espagnol, Monsieur ! Félicitations !

C'est vraiment instructif de voir que nos voisins en savent autant sur notre culture..." Ses yeux se posèrent sur ma mère qui faisait un effort désespéré pour se tenir assise. "... et parce que Madame n'est pas bien, j'oublierai cet incident. Elle doit voir immédiatement le docteur de la prison. Bonne chance Monsieur !"

Il salua, fit demi-tour et disparut de nos vies qui pour un moment avaient été entre ses mains.

En prison

Alors, débuta notre expérience de la prison... Oui, j'ai bien dit prison ! N'avez-vous jamais été en prison dans votre vie !

Prison, dites-vous ! Mon Dieu quelle sorte de type croyez-vous que je sois !

Eh bien moi, j'y ai été, savez-vous ? Un sujet de conversation intéressant après la guerre, n'est-ce-pas ?

Nous fûmes emmenés à la "Prison de partido de Figueiras", la prison politique locale où j'ai fait la connaissance de quarante Espagnols de toutes les classes sociales de la population. Ils étaient en prison depuis la fin de la guerre civile et étaient officiellement graciés une fois par an à l'occasion d'une fête religieuse mais en réalité ils n'étaient jamais relâchés.

Du point de vue du gouvernement espagnol, c'étaient de dangereux "républicains", c'est-à-dire pratiquement des communistes ; et il ne fallait pas les laisser libres de rejoindre leur cellule clandestine et de recommencer à comploter. Parmi eux, plusieurs occupaient des cellules individuelles de condamnés et attendaient avec une complète résignation le peloton d'exécution.

La prison comptait environ 50 cellules, disposées en forme de U avec une cour centrale. Chaque cellule mesurait environ 2 mètres sur 3, avec une porte en fer et dans un coin un water à la turque (sans siège ni couvercle). Les portes comportaient un judas en leur centre et donnaient sur la cour centrale. Il y avait aussi à trois mètres du sol, dans le mur donnant sur l'extérieur, une ouverture de 60 centimètres sur un mètre. Cette ouverture était barrée par deux barreaux verticaux.

Le premier jour, nous réalisâmes brutalement que ma mère serait séparée de nous et emmenée dans l'aile de la prison réservée aux femmes. Une rapide étreinte, quelques mots de réconfort les uns pour les autres et l'espoir d'en sortir. "Prends soin de toi, Dieu te bénisse !" Père et moi, nous fûmes ensuite emmenés dans notre cellule qui était déjà occupée par deux jeunes gens dans un état indescriptible, qui, paraissaient aussi désespérés que le prisonnier de Monte-Cristo.

L'un d'eux portait un bandage autour de la tête et restait totalement immobile. L'autre, la tête complètement rasée, tourna lentement son regard vers nous et me donna l'impression qu'il était en train de regarder quelque chose à des kilomètres au loin.

Je réalisai alors qu'ils étaient habillés tous les deux d'un uniforme bleu foncé que je n'avais jamais vu auparavant, avec des ailes sur la poitrine. Là, assis par terre, c'étaient les deux premiers aviateurs anglais que nous voyions. Mon père vint immédiatement vers eux et nous nous présentâmes du mieux que nous pouvions, mon anglais étant alors plus qu'approximatif. Nous découvrîmes qu'ils avaient tous les deux vingt-et-un ans (alors que je les avais crus plus jeunes que moi !) et avaient déjà eu plus que leur part de leur courte guerre. Ils étaient tous les deux pilotes de chasse et avaient été abattus au-dessus de la France par des pilotes allemands plus chevronnés. L'un des avions avait pris feu et en ouvrant le cockpit, le pilote s'était trouvé pris dans les flammes et aveuglé en essayant de se détacher et de sauter. Il était finalement descendu en parachute à l'aveuglette, souffrant terriblement de sa figure brûlée, ignorant ce qu'il pourrait heurter et où il atterrirait. Heureusement pour lui, son compagnon avait sauté le premier, puis avait repéré où il tombait et l'avait secouru dans son incapacité totale.

Ils avaient réussi à atteindre une ferme à quelques kilomètres de là en dépit des soldats accompagnés de chiens lancés à leur recherche. Avec beaucoup de chance, ils étaient tombés sur un fermier qui donnait plus de prix à sa patrie et à ses alliés combattant qu'à sa propre sécurité.

Après être restés cachés dans un grenier durant douze longues journées, dans une obscurité presque totale, les patrouilles ayant finalement abandonné leurs recherches, les deux aviateurs

avaient été pris en charge par la Résistance. Conduits d'une cachette à une autre, marchant la nuit, se cachant le jour, partageant le peu de nourriture qu'il y avait, ils avaient finalement été aidés à traverser les Pyrénées, avec l'espoir de retourner chez eux.

Au bout de quelques jours, le Consul Britannique vint les voir et ils furent rapidement remis entre les mains du Consul, puis rapatriés via Gibraltar.

Le deuxième jour, Père et moi fûmes déplacés vers notre ultime cellule que nous devions partager avec huit autres prisonniers. Dix personnes dans une pièce de deux mètres sur trois ! Dix sardines dans une boîte minuscule ! Je mesurais alors 2 mètres et je ne pouvais pas étendre mes jambes complètement sans déranger 4 personnes chaque fois que je me retournais. Si bien que je n'étais pas très populaire. En dormant, sous ma tête, ma joue appuyait durement sur le cuir de ma valise, mes épaules s'engourdissaient sur le sol en ciment et j'avais vraiment besoin de bouger, bon Dieu !

La seule couverture que vous possédiez était votre bien le plus précieux contre le froid de la nuit bien que nous restions tout habillés de jour comme de nuit. N'ayant rien d'autre à faire durant les journées, nous faisons de longues siestes pour passer le temps et nous étions souvent éveillés la nuit, écoutant heures après heures les gardiens sur le parapet qui égrenaient bruyamment les heures: "La una", "La dos"...

Mais, laissez-moi vous dire quelques mots sur la nourriture de cet « hôtel Hilton ». A une heure de l'après-midi, chaque jour, le judas métallique de notre porte s'ouvrait et vous aviez à vous mettre en rang avec votre bol en bois, qui était juste assez étroit pour passer par le judas. Et, vous faisiez des vœux pour avoir un bout de viande ou la moitié d'une pomme de terre, les deux si vous aviez beaucoup de chance, nageant dans cette espèce de mélange aqueux appelé repas. Avec cela, vous aviez droit à un morceau de pain à peu près de la taille du poing, dur comme un clou que vous plongiez immédiatement dans votre soupe chaude pour le ramollir. Et, tout était avalé avant d'avoir eu le temps de dire : "Garçon, ce n'est pas ce que j'ai commandé".

Vous veniez juste d'avaler votre petit déjeuner, votre déjeuner et votre dîner, le tout en une fois! Oui, monsieur, si vous souhaitez avoir l'adresse de cette entreprise experte pour faire perdre du poids, je la tiens à votre disposition. Je pesais 68 kilos à mon départ et je n'en pesais déjà plus que 60.

A mon âge, le manque de nourriture me faisait ressembler au fils de Gandhi. Quand mon tour est venu de laver le sol en ciment de la cellule avec un vieux chiffon, un seau d'eau, et un soupçon de savon, mon épaule droite s'est déboîtée. Je pris l'habitude de la tourner lentement sur elle-même et de la replacer moi-même.

Quelle heureuse époque, n'est-ce pas ! Oui, vous avez raison, je ne m'entraînais pas pour les jeux olympiques donc, quelle importance ! Oui, eh bien essayez donc et vous verrez !

Après ce repas gourmand, nous étions autorisés à passer deux heures dans la cour chaque après-midi. Là nous avons la possibilité de décider si nous voulions nous servir des deux douches à l'air libre et d'un savon qui ne moussait pas, en plein froid de janvier. Un regard de mon père et il était inutile de demander lequel de nous deux était invité à profiter le premier de cette confortable installation. !

D'abord, on se déshabillait en faisant la queue, puis on plaçait ses vêtements en pile bien pliés sur le sol, puis en grimaçant on se rendait, sous l'eau glacée ; et, on sautillait sur place pour activer la circulation. On se séchait ensuite avec une serviette fournie de 90 centimètres sur 90 centimètres, raide comme une planche, qui devait avoir été taillée dans des draps de lits (des draps de lits pour qui ? demandez-vous ? Peut-être ceux des gardes). Puis on se rhabillait en dix secondes tout juste. Ensuite, une fois habillés, faute d'endroit où aller, la seule solution pour ne pas se transformer en bloc de glace consistait à courir autour de la cour en espérant ainsi regagner un peu de chaleur.

Oui monsieur, c'est là et comme ça que j'ai inventé le jogging ! Je ne vous l'avais jamais dit avant ? Je suppose que j'avais oublié.

Le premier jour, après avoir goûté à la soupe, j'ai tout vomi dans les toilettes, complètement dégoûté. Mon père m'a fait remarquer que quand j'aurai faim, je la mangerai, comme tout le monde :

"Un jour, fils, rappelle-moi de te raconter ce qu'on mangeait dans les camps allemands ! ... Il faut seulement survivre !"

Aussi, je survécus et mangeai ma portion, comme un bon petit garçon pour plaire à son papa. Mais Dieu comme j'avais faim ! Je ne sais pas ce qu'ils mettaient dans cette nourriture mais cela m'a obligé à passer un bon moment aux toilettes et mes compagnons ne se sont pas privés de me dire ce qu'ils en pensaient. Mais ils en étaient tous passés par là, que diable ! "*A la guerre comme à la guerre*"

Toutes les cellules étaient bondées de Belges, de Hollandais, de Français, la plupart d'anciens soldats qui ne voulaient finir, ni dans un camp prison, ni comme otage travailleur forcé sur le mur de l'Atlantique qui était en cours de construction pour empêcher toute invasion alliée.

Ces mêmes cellules étaient autrefois réservées aux prisonniers politiques républicains et communistes qui avaient vécu là depuis 1939, dans l'attente soit d'être libérés, soit d'être jugés et condamnés à mort. Plusieurs exécutions par fusillade eurent lieu durant notre séjour. Pour eux, cela faisait partie de la règle d'un jeu auquel ils avaient joué et perdu. En raison de nos arrivées, les survivants avaient été rassemblés dans un grand hall où ils campaient sur des couchettes en bois, et partageaient une vie commune au lieu de leur isolement précédent.

Un mois après un tel "séjour", si vous me pardonnez le terme, avec l'aide de notre gardien mon père réussit à convaincre le directeur de la prison, que son fils de dix-sept ans savait assez d'espagnol pour travailler dans la bibliothèque à trier les livres et à enregistrer les prêts aux prisonniers espagnols. Ainsi, jusqu'à la fin de mon séjour, je travaillais de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi à ce poste et cela m'a vraiment donné l'occasion d'améliorer ma connaissance de cette superbe langue.

A peu près à cette époque, le représentant du Consul Britannique a fait son apparition mensuelle pour rencontrer et interroger les nouveaux arrivés qui prétendaient être Canadiens ou Anglais. Bien sûr, lorsque l'on signalait au Consulat l'arrivée de représentants des forces britanniques, ces derniers recevaient immédiatement une visite et on arrangeait rapidement leur libération.

En ce qui concernait les autres, il s'agissait simplement d'un accord passé entre Franco et les Américains, ces derniers allouant à l'Espagne une certaine quantité de blé pour chaque personne qui avait été autorisée à transiter à travers l'Espagne pour rejoindre une autre destination comme le Portugal, le Maroc ou l'Amérique si vous pouviez présenter les papiers nécessaires. Exactement comme dans le film "Casablanca" avec Bogie, Ingrid Bergman et Claude Rains. Heureusement pour nous, l'Espagne manquait cruellement de nourriture et l'Allemagne n'avait pas les moyens d'en partager avec son allié ibérique

Les murs de Barcelone et de Madrid parlaient pour la faim du peuple. "*Menos Franco, mas pan blanco!*" (Moins de Franco et plus de pain blanc).

Bien sûr les Allemands étaient furieux de cet échange profitable et je me souviens d'un magazine espagnol financé par l'argent allemand se plaignant qu'il y eût seulement 20 000 volontaires espagnols dans la "Division Azul" à combattre sur le front russe avec leurs camarades allemands, quand plus de quarante mille personnes avaient été autorisées à transiter à travers l'Espagne³. Cela déplaisait manifestement à Goebbels de voir ces transfuges s'échapper du piège qu'aurait été l'Espagne si les Espagnols avaient été plus reconnaissants qu'affamés. Bien fait pour toi, sale type !

Nous répondîmes à toutes les questions du consul Britannique et on nous dit qu'une fois les réponses vérifiées, nous serions considérés par le Consulat britannique comme personnes sous la protection de la Couronne Britannique et que nous recevions quelques pesetas, chaque semaine, pour acheter de la nourriture à l'intendant. En fait, les choses allèrent plus vite lorsque mon père eût informé le Consul que je voulais rejoindre les forces combattantes en Angleterre. Il revint deux semaines plus tard pour nous dire que tout était en ordre et nous alloua vingt pesetas par personne et par semaine, assez pour acheter une boîte de sardines ou un sac de grosses figues sèches pour compléter notre ordinaire. Et puis que j'aurai bientôt de leurs nouvelles...

³ Le fait est raconté deux fois dans le texte d'origine!

Durant toute cette période, nous réussissions à voir ma mère dans la cour en nous hissant l'un sur les épaules de l'autre à tour de rôle pour jeter un œil à travers la fenêtre ouverte qui dominait la cour. Elle signalait sa présence en réfléchissant les rayons du soleil, lorsqu'il y en avait, au moyen d'un petit miroir qu'on lui avait permis de conserver.

"Comment vas-tu ?" " Ça va ! Comment va Marc" "Le voilà, courage. Dieu te garde."

Puis à mon tour, je me hissais sur les épaules de mon père et je regardais quelque trois mètres plus loin au pied du mur extérieur le visage de ma mère qui me faisait signe du bras, tout en se mordant sa lèvre supérieure.

Je ne dois pas oublier de vous parler de la messe du dimanche matin. A dix heures, nous étions tous rassemblés, cellule par cellule dans la cour centrale et nous nous tenions là, avec les prisonniers espagnols, pendant que se déroulait le service catholique. Cela nous donnait l'occasion de les voir et pour eux de voir ces étrangers qui les avaient délogés de leurs cellules. Il y avait aussi ceux qui étaient condamnés à mort, et nous pouvions lire dans leurs yeux que pour eux, nous étions ceux qui retrouveraient la liberté alors qu'eux même étaient condamnés sans aucun recours ou appel possible. A la fin du service, on nous ordonnait de lever le bras bien tendu, en d'autres termes de faire le salut fasciste, que cela nous plaise ou non, pendant que l'orchestre de la prison jouait l'hymne national qui commence par les mots : "Por Dios, la Patria, el Rey" (pour Dieu, la Patrie et le Roi), hymne dont nous déformions la seconde phrase en "estamos en la celda" ... (nous sommes en prison).

C'est là que j'ai appris à fumer. N'ayant rien à faire de toute la journée, on apprend comment rouler une cigarette d'une seule main, en enveloppant le mélange espagnol et en fermant le tout par une torsion de l'extrémité de la cigarette. Il faut ensuite essayer de l'allumer.

Je dis essayer, parce que, du fait du peu d'air dans la cellule, on doit tenir l'allumette très près de la cigarette et aspirer très vite pour éviter que l'allumette ne s'éteigne aussitôt enflammée. Le

tabac était si grossier qu'il passait à travers le papier et tombait sur nos vêtements en faisant partout des trous de brûlure.

Une fois par semaine, on nous emmenait chez le barbier et on rasait tous nos poils et nos cheveux et je veux vraiment dire tous, des mollets au sommet du crâne ! Et cela pour la simple raison que la vermine y grouillait car en l'absence d'installation sanitaire, il n'y avait aucun moyen de la contrôler. La nuit, nous pouvions voir les insectes grimper sur les murs, prendre position au-dessus de nous, attendre l'obscurité et plonger sur leurs cibles. Et pas de Fly-tox, de Raid ou de quelque autre produit que ce soit pour les arrêter.

Nos corps étaient dégoûtants. Et, avec l'hiver qui était si froid, nous étions devant un dilemme : accepter de vivre avec ces envahisseurs ou tenter de s'en débarrasser par -7 degrés de température. Mais, vous réalisiez rapidement que même en choisissant de se laver avec l'eau glaciale, du fait que les autres ne le faisaient pas, vous héritiez forcément de leurs bestioles.

Je me souviens aussi que lorsque vous êtes en train de mourir lentement de faim, dans une cellule avec une douzaine d'autres personnes respirant votre oxygène, il faut très peu de chose pour qu'une bagarre éclate. Les nerfs étaient à vif et la moindre remarque était prise pour une provocation. Cela déclenchait une discussion orageuse qui se terminait souvent en bagarre.

Dans le même ordre d'idée, pour tuer le temps, nous nous racontions toutes les plaisanteries que nous connaissions et il arrivait souvent que nous que nous nous mettions à éclater de rire pour des histoires qui seraient normalement passées pour banales. Je suppose que l'air raréfié était responsable de ces réactions bizarres que nous pouvions à peine contrôler.

La liberté enfin!

Enfin vint le jour où nous fûmes tous les trois appelés devant le directeur de la prison, et informés que nous allions prendre un train pour Barcelone où nous serions logés dans des chambres à l'hôtel. Wouah ! La liberté nous souriait après trois mois d'internement au Hilton local !

Mes pieds me préoccupaient. Ils avaient souffert de gelures durant l'hiver 1940 et me démangeaient follement à cause du froid. À cette époque, mon père était alors prisonnier en Autriche et le gouvernement de Vichy avait imprimé des coupons de nourriture valables uniquement pour les prisonniers de guerre. L'hôtel de ville fournissait ces coupons mensuellement et c'était à vous de trouver de la nourriture où qu'elle fut. Notre épicerie locale recevait ce type de nourriture deux fois par semaine, comme du jambon en conserve, par exemple. Aussi, je me levais à cinq heures du matin, je marchais dans une obscurité complète jusqu'à l'épicerie et je faisais la queue avec les mères de famille et les gens âgés qui étaient là pour la même raison, à savoir trouver de la nourriture pour leur mari ou pour leur fils.

À sept heures du matin, ma mère arrivait pour prendre la relève et je rentrais à la maison pour le petit déjeuner qu'elle avait préparé à mon intention. Ma mère pensait que si je n'étais pas dans les vingt premiers de la file d'attente, alors, quand arriverait notre tour, la plupart des nourritures de choix auraient déjà été prises et il ne nous resterait plus que des colis de rebut qui ne méritaient pas que l'on dépensât nos précieux coupons.

Dans ces conditions, nous avons réussi, la plupart du temps, à expédier deux colis, l'un de jambon, l'autre de sardines et de biscuits. Les colis devaient être portés au bureau de Poste pour partir par envois spéciaux. L'hiver 1940 était particulièrement froid et j'avais gravement souffert d'engelures. J'avais dû prendre des bains de pieds d'eau tiède salée comme remède. Nous avons acheté une paire de sabots hollandais en bois. Nous les avons fourrés de paille et j'avais mis deux paires de chaussettes en laine, l'une sur l'autre. Puis j'avais continué à faire les queues. Assez ironiquement, mon père nous dira plus tard qu'à la réception des colis, les soldats allemands supervisant l'ouverture des cadeaux les distribuaient sur le mode "un pour moi, un pour toi" et ainsi de suite. Ah les vaches ! Ne partez pas ! C'est la fin du plus dur et le début d'une nouvelle vie ...

Après un voyage en train de Barcelone à Madrid (La visite du Prado valait presque le passage à Madrid – enfin presque !), on m'avertit que je pouvais rejoindre les forces armées en Angleterre et je ne perdis pas de temps à dire à ma famille que tout était bien qui finissait bien. Je pris le train en la direction de Gibraltar, en compagnie d'une centaine ou plus de Français adultes et jeunes qui avaient passé un certain temps dans d'autres prisons ou camps comme Miranda de Ebro pour n'en mentionner qu'un, où un certain nombre de mes meilleurs amis ont subi leurs propres épreuves.

Mes parents, avant que je ne les retire de mon récit jusqu'à la Libération, parvinrent jusqu'à Casablanca où ils reposèrent leurs vieux os en paix, profitant d'un repos bien mérité et attendant des jours meilleurs et pour pouvoir revenir sur la terre de nos ancêtres.

C'était le printemps de 1943.

J'ai quitté Gibraltar dans un très grand convoi à destination de Greenock en Ecosse. Le 28 mai, au milieu de l'Atlantique, je célébrais mon 19^{ème} anniversaire avec la pensée que, avec la grâce de Dieu, j'allai entrer dans l'âge adulte en me consacrant à la justice et à la liberté.

Notre convoi était escorté par le porte-avion Ark Royal et le cuirassé King George V et sur nos flancs par quatre cargos transportant 4 000 soldats allemands prisonniers qui nous servaient d'otages pour nous garantir une traversée tranquille. Un message en clair adressé à l'Amirauté avait averti qu'à la vue de la première torpille, les quatre cargos seraient coulés.

Le convoi ne s'est pas donné la peine de zigzaguer et est rentré tout droit à la maison. Enfin si l'on peut appeler Greenock la maison ! Comme ce port est laid ! Mais peu importe. C'était l'Angleterre. Non, désolé ! L'Ecosse !

Nous avons ensuite pris le train pour Londres où nous avons été hébergés dans un ancien établissement pour personnes âgées. On nous a ensuite informés que ceux d'entre nous qui avaient un niveau scolaire suffisant seraient invités à rejoindre une unité de formation des jeunes officiers (O.C.T.U – Officer's Cadet Training Unit) qui produirait des officiers, entraînés en une

année, grâce à un programme accéléré qui ne nous laisserait aucun moment de répit.

J'avais alors en tête de rejoindre l'armée de l'air pour devenir pilote de chasse, mais on nous expliqua que, pour cela, il nous faudrait d'abord passer six mois d'entraînement en Ecosse, puis six mois au Canada, puis au retour, encore un nombre indéterminé de mois d'entraînement final ... si la guerre n'était pas déjà terminée. En d'autres termes, on nous en découragea.

L'Ecole des Cadets

Notre formation militaire commença donc à "L'école Militaire des Cadets de la France Libre", située à Ribbesford Castle, près de Bewdley, le long de la Severn, une petite rivière dans le



Comté de Worcestershire. Un capitaine britannique avait fait don de sa propriété pour la durée de la guerre⁴. Nos baraques en demi-lune⁵ étaient installées à l'entrée de la propriété. Quatre pièces par hutte, deux

personnes par pièce avec un poêle à bois. Les personnels d'entraînement étaient tous Anglais tandis que les officiers, venaient majoritairement de l'école militaire de Saint-Cyr, le West-Point français.

Notre entraînement se déroula, jour après jour à raison de sept jours par semaine. Nous devions absorber en une année ce qui s'apprenait normalement en plusieurs.

Par exemple, on nous réveillait à une heure du matin, pour faire deux heures de marche avec le paquetage complet et le fusil et il nous fallait ensuite être de retour en classe de 8h jusqu'à midi. On enchaînait après par des exercices sur le terrain jusqu'à 18 heures, et ainsi de suite. Bon, peu importe! C'était beaucoup mieux que la cour glacée de la prison de Figueiras, il n'y avait pas si longtemps de ça.

Nous étions maintenant en train d'apprendre comment rendre aux Schleus (un surnom tiré d'une tribu sauvage d'Afrique qu'on donnait aux Allemands) la monnaie de leur pièce. Tout en la

⁴ En réalité, il s'agissait d'une réquisition par l'armée britannique s'appliquant à toutes les propriétés pouvant servir au cantonnement d'unités.

⁵ Huttes Nissen

jouant fair-play comme des êtres humains décents que nous étions, enfants d'une vieille et précieuse civilisation.

Durant un exercice de tir au mortier, l'un d'entre nous âgé de 20 ans, plaça l'obus la tête en bas se tuant lui-même sur le coup. Son père vint de Londres avec son second fils, âgé de 17 ans, et dit à notre commandant, dans la meilleure des traditions que son second fils prendrait la place de son fils tué. L'esprit de 1914 n'était pas mort, après tout. Il y avait des gens prêts à faire le sacrifice suprême pour que les générations suivantes puissent vivre et espérons-le s'en souvenir.

Quelques familles anglaises formèrent une Association des Amis des Forces Françaises Libres, et je reçus rapidement une invitation pour me rendre dans une famille à Kidderminster (à quelques kilomètres de là) afin de partager durant une après-midi leur vie de famille. Nous avons tous été marqués par le même souvenir : la première chose qu'on nous proposait à peine arrivés était de prendre un bain. Notre première pensée était de rassurer nos hôtes sur le fait que nous avions pris une douche avant notre visite et qu'ils ne devaient pas s'inquiéter. Mais nous réalisons ensuite que cette institution était si précieuse au cœur des Anglais, qu'ils se sentaient obligés d'en faire l'offre à ceux qui, durant leur entraînement, avaient peu d'occasions de profiter d'un tel luxe. Un geste vraiment très gentil de leur part bien que nous nous sentions un peu gênés par cette générosité.

Après une année d'entraînement intensif, nous étions promus au grade d'Aspirant et six mois plus tard, au grade de Lieutenant. Le général de Larminat est venu nous inciter à rejoindre les Forces Françaises de l'intérieur (FFI) ce que la plupart d'entre nous ont fait.

Préparation commando et entraînement parachutiste

Alors commença pour nous un nouvel entraînement très différent, adapté à la guerre moderne et destiné à nous préparer à affronter cette nouvelle sorte d'ennemis, magnifiquement entraîné, féroce et sans pitié, cette élite prête à nous torturer et à dépouiller chacun de nous de sa dignité, à avilir notre existence

pour leurs buts égoïstes, prête à tuer sans un battement de cils, parfois simplement par plaisir, ces ennemis capables d'imposer leurs lois sur les territoires conquis.

La plupart des atrocités dont nous entendîmes parler, et que nous avons constatées plus tard, nous étaient inconnues à cette époque ; et, il était difficile pour nos supérieurs de canaliser notre désir de réponse de façon appropriée. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il ne s'agissait pas de partir à la chasse avec les fanfares et le panache du passé mais d'étudier le renard, d'apprendre les leçons de vie et de mort et finalement de se montrer plus malin que lui avec, pour nous, toute la puissance que la justice et la liberté signifiaient pour le reste du monde effrayé.

Il fallait que ce monstre soit écrasé et anéanti pour les générations à venir, en éliminer d'abord sa puanteur, puis aider ce qui fut autrefois un grand peuple à retrouver sa dignité.

Notre première destination se trouva être un endroit adorable sur la côte ouest de l'Ecosse, endroit auquel on ne pouvait parvenir qu'au prix d'un trajet qui se faisait d'abord en train, puis en camion, puis en ferry-boat. Le commandant du site était dans la vie civile, l'acteur de cinéma qui dans le film *Pygmalion* jouait le prétendant qui, dans la première scène, sort du théâtre en cherchant un taxi pour raccompagner sa mère. Sa main droite qui avait été endommagée par une explosion était toujours recouverte par un gant. Et d'ailleurs, l'actrice Wendy Hill, d'allure jeune et élégante, est venue lui rendre visite durant notre séjour. Nous n'avions pas vu de femme depuis des mois et pour nous, elle nous paraissait être la reine de Saba !

Nous nous sommes entraînés, dans ce coin d'Écosse, en plein hiver, à dynamiter des murs sous l'eau, à tuer en silence avec le tranchant de la main et le poignard commando et à tirer au pistolet muni d'un silencieux.

Nous nous sommes également entraînés à utiliser le pistolet espagnol de 9 mm parce que, comme nous l'a expliqué notre instructeur, si nous manquions de munitions, il nous suffirait d'aller en chercher chez les Allemands qui utilisaient justement le 9 mm comme calibre standard. Bien vu, merci l'ami !

Notre destination suivante fut l'aéroport de Manchester-Ringway où l'on nous entraîna quelques jours sur la bonne façon de sauter d'une élévation: pivoter de côté, joindre les pieds et heurter le sol. Ça y était, nous étions maintenant parachutistes.

L'étape suivante, nous avait-on dit, était le saut depuis un ballon captif.

Puis on nous dit que le temps manquait (manquait de quoi nous sommes nous demandé) et que nous sauterions directement depuis les avions.

Aïe ! C'est avec les jambes molles que nous nous dirigeâmes vers l'avion.

"Après vous...Je n'en ferai rien...Si, si, j'insiste..."

Bon, en fin de compte, je me retrouvai à être le premier à embarquer et aussi à être le premier à sauter

Imaginez un trou d'à peu près 2 mètres cinquante de diamètre, au centre de l'avion, un Halifax. Nous étions alignés de part et d'autre de ce trou, assis par terre, à raison d'un groupe vers l'avant de l'appareil et l'autre vers l'arrière.

Les premiers de chaque file se tenaient sur le bord avec les jambes pendantes dans le trou. Le dispatcher se tenait sur le côté et surveillait les lumières sur un panneau. Quand la lumière verte s'allumait, le dispatcher criait "Action station" et les deux premiers se tenaient prêts. Lorsque la lumière passait au rouge, le dispatcher criait "Go, number one, Go number two" puis venaient ensuite trois et quatre et ainsi de suite.

Plus vite nous pouvions sauter, moins nous risquions de nous éparpiller les uns des autres à l'arrivée au sol et plus vite aussi le pilote pouvait-il reprendre de la vitesse et éviter ainsi de servir de cible fixe aux tirs des batteries anti-aériennes ou des avions de chasse. Aussi avions-nous engagé une compétition entre les équipes, à celle qui sortirait le plus vite. Notre équipe avait imaginé un système de dingue : nous nous tenions couchés par terre, face en avant en formation d'hélice, nos mains tenant le bord du trou de saut, les quatre personnes face à l'avant étant numérotées 1, 3, 5 et 7, les quatre faisant face à l'arrière étant numérotés 2, 4, 6, 8. A la commande Go, le numéro 1 se propulsait tête la première dans un plongeon vers le bas, suivi par le 2, le 3, ... Cette position nous évitait d'avoir à glisser sur

le côté vers le trou à la place de notre prédécesseur et permettait de gagner 15 à 20 secondes. Il y avait cependant un inconvénient ! L'un d'entre nous se lança avec tant de force qu'il heurta le bord opposé du trou et se cassa le nez, ce dont il ne se rendit compte qu'une fois au sol, lorsque quelqu'un lui fit remarquer qu'il avait le nez plein de sang coagulé. Nous revînmes au vieux système sans difficulté ! Je me souviens m'être dit qu'au prochain saut, je devrai penser à compter combien de secondes s'écouleraient avant de toucher le sol.

Toutefois, au moment du saut, ma concentration était telle que je n'ai jamais réussi à me souvenir de compter. A l'exercice, nous sautions d'une hauteur de 700 pieds (280 mètres), mais en opération nous sautions de 500 pieds (150 mètres) et je dirai que cela prenait à peu près une minute et demie pour toucher le sol. C'était certainement très rapide, mais nous emportions un sac à dos avec nos vêtements et les munitions (fusil et pistolet) ainsi qu'un sac de marin allant de nos genoux à nos pieds qui pesait 23 kilos (d'explosif plastic), ce qui accélérât notre chute. Dès que nous avions sauté, nous détachions les courroies qui maintenaient le sac à nos jambes et nous le laissions pendre, trois mètres plus bas, attaché à notre ceinture. Cela réduisait un peu la vitesse de notre chute et faisait qu'il heurtait le sol avant nous.

Pour en revenir à mon premier saut, j'étais assis sur le bord, regardant le paysage en bas et j'attirai l'attention de mon compagnon numéro deux qui me faisait face et qui était, lui aussi, prêt à sauter, sur les vaches en bas qui ressemblaient à des jouets ! Grosse erreur ! Mon copain regarda en bas, puis très vite vers le haut, la figure couleur de cendre, les yeux fermés et les mains rivées à l'avion. J'ai compris que j'avais gaffé, mais je n'ai pas réalisé à quel point. Quand le dispatcher a crié "Go number one", je me suis raidi, tête dressée, me suis poussé dans le trou de saut et je suis tombé. J'ai senti un brusque courant d'air froid sur tout mon corps et en l'espace de deux secondes, ma "static line"⁶ allait tirer sur les courroies du parachute, et normalement, l'ombrelle allait se déployer. Normalement – sinon, vous

⁶ La static line est la sangle qui ouvre automatiquement les parachutes

pouviez toujours adresser une réclamation en triple exemplaires! Très drôle... je sais. J'attrapai donc les courroies de mon parachute ventral, qui pouvaient être manipulées pour descendre plus vite, plus verticalement (par exemple pour éviter une forêt proche), ou pour aller plus loin (là encore pour éviter un obstacle se situant juste en dessous de vous).

J'attrapai donc ces courroies et je les manœuvrai à ma fantaisie en admirant le paysage. Sur le point d'arriver au sol, je me tournai sur le côté, en levant légèrement les genoux et en gardant les pieds joints de façon à toucher terre en étant légèrement penché ce qui permet de faire une roulade pour diminuer la force de l'impact sur le corps et éviter toute fracture. Une fois au sol, il faut se placer rapidement à côté du parachute de façon à laisser le vent l'aplatir et l'empêcher de vous traîner, au cas où il y aurait un fort vent de sol. Il faut ensuite rouler l'ensemble dans un sac qu'il faut rapporter, alors qu'en opération il faut l'enterrer rapidement.

Je remarquai que le numéro deux n'avait pas sauté et quand j'ai atteint le point de regroupement, j'ai rapidement compris pourquoi. Mon numéro deux s'était tout simplement pétrifié quand je lui avais montré les vaches et rien n'avait pu le faire se décider à sauter ! Il a fallu le tirer à l'arrière, et son numéro trois a sauté à sa place. Le dispatcher est venu me voir et m'a demandé, l'air de rien, comment je me sentais.

"Super" ai-je dit, "Je ne pourrai pas me sentir mieux, j'ai vraiment bien aimé"...

"Bien alors", dit-il "Pourriez-vous nous rendre à tous un service?" "Et lequel?" ai-je dit avec une légère méfiance quant à ses intentions

"Eh bien, à partir de maintenant, vous voudrez bien sauter en dernier et au cas où quelqu'un serait paralysé, il faudra le pousser pour que les autres puissent continuer à avancer".

Je me souviens d'être resté à le dévisager, incapable de savoir si je devais rire ou me sauver. Finalement, j'ai réalisé la situation dans laquelle se trouvait ce pauvre homme. Il avait un travail à faire, comme chacun de nous. Aussi, je lui demandai comment il était possible de pousser quelqu'un qui s'accrochait à l'avion.

"Simplement, mon ami. Vous empoignez les bords de l'avion avec vos mains libres et vous le poussez tout simplement d'un coup de pied. Vous lui rendrez ainsi qu'à nous tous un grand service. "

Ainsi fut-il. A partir de ce moment, je sautai le dernier et j'ai dû pousser plusieurs amis proches, en espérant qu'ils ne m'en voudraient pas et ne me tomberaient pas dessus une fois au sol. Ils ne le firent pas et nous sommes restés amis.

Un petit incident dont je me souviendrai aussi longtemps que je vivrai. Il y avait à Manchester Ringway un large hangar à l'écart de la zone d'atterrissage, vers lequel mon ami Pierre et moi nous dirigeâmes, attirés par une musique beuglante sortant de grandes fenêtres ouvertes.

Nous avons rapidement réalisé qu'à l'intérieur, à peu près une douzaine de jeunes filles anglaises ayant entre 20 et 30 ans, revêtues de survêtements bleus étaient en train de plier des parachutes sur de longues tables Harrow, avec une telle rapidité et dextérité que nous sommes restés là, fascinés pendant un moment, puis nous signalâmes notre présence par des commentaires appréciatifs. Une fille s'est rapidement tournée vers nous, nous a regardé durant quelques secondes et nous a désigné un large panneau suspendu à 6 mètres de haut, portant en grandes lettres capitales :

"LES DEMOISELLES QUE VOUS ÊTES SUR LE POINT DE DÉRANGER SONT PEUT-ÊTRE EN TRAIN DE PLIER VOTRE PARACHUTE !" ... On a compris, et nous sommes partis discrètement. Je venais juste de comprendre le sens de l'expression : "*Discretion is the better part of valor*"⁷.

Peu après, nous avons été conduits en camion dans une autre localité au Sud, une belle propriété où se donnaient des cours dont le contenu consistait en une espèce de revue de tout ce que nous avons appris en matière de commandos parachutistes. Organisation et combat dans la résistance, entraînement

⁷ Le proverbe anglais peut se comprendre comme "prudence est mère de sûreté" ou comme "celui qui accomplit une action méritante et reste modeste double son mérite".

élémentaire et rapide des nouvelles recrues, utilisation des grenades et des mines pour les opérations de retardements et d'embuscades, opérations de guérilla conduites par de petites unités équipées de deux mitrailleuses et d'un mortier léger et assez d'audace pour être sûrs qu'on allait encore s'en tirer.

Disons-le franchement, nous avons vraiment été entraînés pour être une force d'élite capable d'agir tant individuellement qu'en groupe avec le maximum de célérité. Nous avons appris à conduire une locomotive, une jeep, un camion, une motocyclette, ou n'importe quoi se déplaçant sur roues, et aussi à les saboter. Nous pouvions sauter en parachute, nous infiltrer, supprimer silencieusement une sentinelle, plaquer un mortier contre un arbre pour bombarder des réservoirs d'essence protégés par des fils de fer barbelés, placer des explosifs platic et leurs détonateurs sur des rails de chemins de fer, sur des piles de ponts, des pylônes de téléphone, ou des antennes relais. Quelques années plus tard, regarder les films de James Bond, en agent 007, me faisait bien sourire.

Quinze secondes

Un des trucs de base que nous avons très rapidement appris consistait à réagir avec le plus de rapidité possible. (Ce qui explique que j'ai beaucoup aimé jouer au squash après la guerre). Un sergent nous montrait qu'il ne fallait que 15 secondes pour sauter en l'air en lançant ses bras vers le haut, puis les rabaisser, tout en déplaçant ses jambes en arrière puis en avant latéralement à vitesse maximale. Par exemple, si vous réussissez à ramper jusqu'à 20 mètres d'un blockhaus...

(Je vous entends déjà dire "pas moi" et je ne vous en blâme pas).

Et maintenant, il vous faut franchir un espace découvert pour atteindre la fente de 15 centimètres sur 50, derrière laquelle une sentinelle ennemie vous guette et peut-être ricane parce qu'elle vient de voir bouger l'herbe où vous vous êtes déplacé trop vite. Il faut prendre sa respiration, attraper une grenade dans chaque main, en déverrouiller les clips de sécurité, fléchir ses genoux, se détendre et sauter sur la cible en se plaquant au ciment du blockhaus, lancer la première et la seconde grenade dans un mouvement latéral qui ne permet pas la moindre erreur.

Lumières, caméra, action ! Cela prend 15 secondes.

Une grenade a rebondi sur le canon de la mitrailleuse qui était au centre de l'ouverture ? Désolé camarade, tu diras bonjour à Saint-Pierre de ma part!

Voilà. Nous avons été conditionnés, comme on dresse des chiens bergers allemands, avec la différence que notre cerveau était adapté à de multiples possibilités d'action qui nous venaient à l'esprit, comme un ordinateur offrant des possibilités et des résultats sur son écran.

Cela m'a pris des années et des années pour me déconditionner mentalement et je n'y suis parvenu qu'à 80%.

Attention ! Chien dangereux. Si vous le caressez, c'est à vos risques et périls...

Si vous m'avez déjà vu regardant par-dessus mon épaule, ce n'est pas parce que les "Schrimp boot" (bottes à crevettes)⁸ arrivent, comme dirait Red Skelton le célèbre comique, mais, simplement parce que je me couvre sur mon flanc. Bizarre ? Pur instinct, mon ami. Cela m'a d'ailleurs sauvé la vie plusieurs fois sur Locust Lane compte tenu de la façon dont conduisent les jeunes gens ces temps-ci.

Nous avons aussi été transportés en groupes à une distance de 100 ou 120 kilomètres dans des camions complètement fermés et lâchés dans une zone inconnue, avec deux jours pour retrouver notre chemin et revenir au camp sans être pris par la Home Guard qui avait été alertée. Une boussole et une paire d'azimuts⁹ pour trouver votre chemin et vous partiez par groupes de deux.

Durant l'un de ces exercices, nous vîmes notre premier V1. Une fusée en forme d'avion avec des ailes saillantes toutes droites et qui produisait le ronronnement caractéristique d'une machine dont on sent qu'elle ne va pas aller loin. En arrivant au bout de sa course, le bruit du moteur s'arrêtait soudain; il était suivi par un silence qui durait quelques trente secondes et puis "baroum", on entendait le son d'une énorme explosion qui détruisait tout dans un périmètre de 500 mètres.

⁸ Argot canadien pour désigner la police montée dont l'uniforme comporte des bottes

⁹ Un cap pour se diriger à la boussole

Une fois, nous étions à Londres, Pierre et moi, en train d'acheter un paquet de Pall-Mall dans un tabac, lorsque l'un de ces V1 arriva au-dessus de nos têtes. Pierre tendait un billet d'une livre au commerçant en disant "*Sorry, I don't have ...* "

- juste à ce moment le bruit du V1 s'arrêta brusquement - Pierre et le commerçant se regardèrent l'un l'autre dans une lourde attente et l'explosion se produisit 500 mètres plus loin –

"... *change*"

Cela devenait maintenant de la routine. D'une certaine manière, le simple fait de visiter Londres, était comme de jouer à la roulette russe.

Une nuit en particulier, durant un exercice, il pleuvait comme vache qui pisse et nous n'avions pas du tout envie de dormir dans les bois mouillés. Nous décidâmes donc par plaisanterie d'aller trouver un logement en ville, ce qui était strictement interdit durant les exercices et pouvait nous valoir de sérieuses réprimandes. A l'extrémité d'une ville, nous repérâmes une adorable villa avec un jardin fleuri, soigneusement entretenu, tout à fait typique, et nous décidâmes d'essayer de nous y loger. La porte s'ouvrit et nous nous trouvâmes en face d'une dame d'âge moyen qui nous affirma catégoriquement qu'il n'y avait pas de chambre à louer ! Bon, tant pis, sauf que, juste derrière elle apparût un gentleman très digne, les cheveux blancs, la soixantaine, revêtu d'une confortable robe de chambre de velours vert foncé assortie à des pantoufles en fourrure également vertes qui se mit à parler doucement, les yeux souriants, ayant rapidement remarqué nos ailes de parachutistes, nos insignes de Français Libres et nos bottes de saut très humides.

"- *Êtes-vous gentlemen, à la recherche d'un lit pour la nuit ?*"

"- *Eh bien oui, sir, mais nous ne voulions pas vous déranger*"

"- *Mary, montrez s'il vous plait à ces aimables messieurs la chambre d'amis. Il est tard et j'ai un rendez-vous matinal auquel je dois me rendre. A demain matin 6h00, pour le petit-déjeuner. Bonne nuit !*"

Nous suivîmes calmement la servante avec une légère méfiance, du fait que tout s'était passé un peu trop bien. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de 6 heures du matin ? Notre hôte était-il un ancien marin ? Après tout, peu importait. Les lits étaient

plus doux que des nuages, la douche était simplement divine et les serviettes propres étaient un pur luxe. Nous pouvions attendre six heures dans les bras de Morphée. Que pouvions-nous vouloir de mieux ? Dieu bénisse les innocents ! Un léger coup sur la porte nous éveilla à 5h30 et une demi-heure plus tard, nous étions conduits dans la salle à manger, espérant une bonne tasse de café, une tranche de toast ou deux et avec un peu de chance un peu de jambon. Assis directement en face de la porte d'entrée, nous aperçûmes soudain notre hôte, sirotant tranquillement son café, arborant un demi sourire et, ... et portant l'uniforme d'un contre-amiral de la Marine britannique. Dieu du ciel ! Nous étions cuits...

"- Bonjour messieurs ! Je pense que vous avez passé une nuit confortable ! Asseyez-vous et joignez-vous à moi pour un petit déjeuner revigorant avant que nous ne partions tous obéir à nos propres obligations !"...

La gorge complètement sèche et nos cerveaux se préparant au peloton d'exécution, nous nous assîmes comme si la moindre pression allait faire exploser une mine sous nos chaises !

"- Servez-vous, il y en a encore. Je ne vous demanderai pas ou vous êtes stationnés, mais j'espère que lorsque cette guerre sera terminée, vous reviendrez nous rendre visite à nouveau. Nos pays doivent conserver les liens d'amitié qui ont été formés entre gens civilisés. Au revoir et bonne chance."

Nous eûmes beaucoup de mal à ne pas claquer des talons, mais, sa ferme poignée de main nous ramena rapidement à la merveilleuse politesse d'une très courageuse et très généreuse race.

Départ en mission

Lors de mon vingtième anniversaire, en fin mai, nous étions en classe, réécoutant et répétant encore et encore lorsqu'un officier Britannique interrompit notre ennuyeux conférencier et appela : "Pierre Lefranc! Albert Blin ! Marc Savigny ! Suivez-moi s'il vous plait."

Nous nous regardâmes avec appréhension comme si nous avions été convoqués devant le principal de notre lycée ! Qu'avions-nous donc fait ! Nous avons fait récemment tant de farces que

nous nous demandions pour laquelle on pouvait bien nous convoquer. Peu importe. On allait la jouer cool. En arrivant au bureau de l'officier commandant, nous fûmes tout de suite félicités d'être les premiers à être lancés en opérations.

Youpi ! Vous souvenez vous de vos sentiments lorsque vous veniez d'apprendre que vous étiez admis à votre examen de fin d'année. Ça y était. Nous allions enfin passer à l'action et justifier toutes nos formations.

Le jeu de la vie et de la mort commençait. Salut ô Néron, ceux qui vont mourir te saluent...Bon, allons, les choses n'étaient pas si dramatiques ! Mais il y avait ce petit pincement au creux de l'estomac !

Le lendemain matin, on nous emmena à Londres jusque dans un bloc d'immeubles qui abritaient une énorme variété d'équipements et de vêtements de toutes provenances. Par exemple, puisque nous devons être envoyés dans le maquis, on nous fit choisir un costume civil fabriqué en France, une cravate fabriquée à Bruxelles, une paire de chaussures fabriquées à Lyon, etc... dont nous pourrions avoir besoin lors de notre prochaine aventure. Bien sûr, on nous rappela qu'en tant que soldats, si nous étions capturés avec des vêtements civils, nous serions traités comme des espions ! Charmante perspective, vraiment ! Bon, en fait, nous n'avons jamais porté ces vêtements qui ont fini par être jetés.

Mais nous devons apprendre encore une nouvelle inquiétante tandis que nous attendions notre affectation. Un commandant Britannique a tenu à nous faire savoir que des informations laissaient entendre que les Allemands avaient infiltré les maquis hollandais, belges et français et qu'ils connaissaient probablement nos codes de communication, qu'ils savaient où nous étions et ce qu'on attendait de nous.

Egad (Aïe) !

En conséquence, nous étions prévenus que nous ne devons pas attendre de quartier de l'ennemi puisqu'il connaissait bien nos antécédents et savait que nous formions l'élite de cette armée française peu nombreuse mais très déterminée qui avait pour mission de détruire des S.A, S.S. et ceux qui les aidaient dans leur guerre de conquête.

Ils nous tortureraient probablement et sauraient nous faire livrer des informations, avant de nous liquider

"Pour ces raisons..." je l'interrompis en disant "Sûrement nous pourrions être utiles à Tahiti !"

L'officier reprit avec un sourire de regret

"Pour ces raisons, on vous remettra à chacun une pilule de cyanure qui peut vous tuer en trois secondes, et personnellement, franchement, je vous recommande de l'utiliser si vous êtes pris."

Mea culpa ! Nous emportions tous la pilule dans la poche intérieure gauche de notre veste et, en ce qui me concerne, je l'ai complètement oubliée jusqu'à ce que je sois démobilisé et que mon uniforme soit porté chez le teinturier. Heureusement, personne n'a croqué cette pilule en la prenant pour un bonbon.

Avez-vous remarqué que tout cela commençait à prendre mauvaise tournure ? Eh bien, accrochez-vous. Nous allions encore en voir de belles avant d'avoir quitté cette solide petite île pour la Belle France.

Une après-midi, alors que nous attendions au quartier général, nous entendîmes une conversation entre deux officiers britanniques qui parlaient un excellent français. Apparemment, l'un d'entre eux avait été parachuté une semaine auparavant dans la Résistance et avait rendez-vous dans une ferme avec le maquis local. Comme de sa cachette il ne pouvait détecter aucun signe de vie aux alentours, il décida de pénétrer dans la grange qui se trouvait dans le prolongement du corps de ferme principal. Il entra et laissa ses yeux s'habituer à l'obscurité, tout en remarquant une forte puanteur et une abondance de mouches bourdonnantes. Puis il en vit la cause: six hommes pendus par leurs pieds à des crocs de boucher. Je vous épargnerai la description de ce qu'on avait infligé à ces pauvres gens. Ils étaient méconnaissables. Mais, à l'évidence ils n'avaient pas parlé car autrement leur contact britannique aurait été pris. Au lieu de cela, il avait utilisé sa propre radio portable pour demander sa récupération immédiate et avait été "récolté" rapidement. Nous nous entre-regardâmes, comme pour dire :

"Ce voyage est-il bien nécessaire? Mère de Dieu ! Quelle sorte d'ennemi allions-nous affronter ?" Et nous étions les prochains à y aller.

Nous commençâmes tous les trois à nous demander ce qui nous attendrait si l'ennemi apprenait nos noms de code respectifs. Le mien était ASTRAGALE et juste après notre atterrissage, la BBC annonçait "Astragale arrivera cette nuit" et le même message pour mes deux camarades.

Astragale arrivera cette nuit !

Quelques jours auparavant, on nous avait finalement affecté une mission.

Destination: Parachutage près de la ville du Blanc, au sud de la Loire, pour rejoindre un fort maquis communiste.

Objectif : Organisation du maquis, instruction et préparation pour des combats de guérilla contre les troupes ennemies présentes localement, retardement à tout prix de colonnes allemandes allant à l'aide de celles qui combattaient en Normandie et, en particulier, former un barrage pour protéger le flanc droit de l'armée américaine qui cherchait désespérément à opérer une percée au sud avant de retourner au nord-est de la Loire. Quant à ce contre quoi nous aurions probablement à combattre, il s'agissait de deux fortes divisions : l'une venant de la région de Toulouse et l'autre du Sud-est. Cette dernière était une division blindée qui écrasait tout sur son chemin.

Toutefois, le maquis réussit à miner les routes, à faire sauter les ponts, à saboter les rails, et à créer des embuscades contre les arrière-gardes et les unités isolées. Si bien qu'au total, ces divisions arrivèrent avec dix jours de retard par rapport au temps qu'elles auraient dû mettre sans les actions de la Résistance. Vous pouvez imaginer ce que représentaient ces dix jours pour nos forces d'invasion qui étaient en train d'essayer de maintenir un front, pendant que d'autres unités et d'autres matériels se déversaient des LST¹⁰. Par comparaison, il n'a fallu que dix jours à toute une division blindée venant du front Russe pour arriver

¹⁰ L.S.T pour Landing Ship Tank est le nom donné aux navires construits pour permettre le débarquement des chars.

en Normandie grâce au fait que tout son trajet s'effectuait en territoire ami¹¹.

Notre petit trio avait été averti de rester à proximité du camp, et c'est lors d'une après-midi, que nous avons passée à regarder les pluies torrentielles qui tombaient depuis plusieurs jours, que l'on nous a avertis de nous tenir prêts à partir à 4 heures du matin le lendemain en nous conseillant de nous coucher tôt. Nous avons entendu cela quelques jours auparavant et considérant le temps qu'il faisait, nous doutions fort que cet ordre de départ puisse être confirmé. Mais, contre toute attente, le matin suivant, la pluie avait cessé et il n'y avait plus que de lourds nuages gris et très bas. La vraie question était :

"Le temps est-il clair sur la France ou va-t-on nous faire sauter par cette faible visibilité ?"

Nous avalâmes notre petit-déjeuner sans appétit, plus intéressés à retourner au lit qu'à monter dans un avion, mais l'ordre "Go" fut confirmé et nous nous tîmes prêts. Une demi-heure plus tard, notre jeep arriva à l'aéroport où régnait partout une activité fébrile. Il y avait maintenant peu de doute sur le fait que nous allions quitter notre pays d'adoption pour notre propre pays. Une fois dans l'avion, on nous fit attendre encore durant trois heures, ce qui n'ajouta pas à notre tranquillité d'esprit. Malgré la faible visibilité, il y avait tout plein de départs en cours et beaucoup de retards. Enfin, notre avion se traîna jusqu'à la piste d'envol et ce fût à notre tour de partir. Notre Halifax décolla et, en quelques minutes, nous nous trouvions au-dessus des nuages, avec un ciel bleu au-dessus, et ce qui ressemblait à des balles de coton en dessous. Nous nous regardâmes tous les trois pleins d'appréhension. Notre sort était maintenant entre les mains de Dieu. Je fermai les yeux et tombai rapidement endormi pour ce qui me sembla être des heures. Lorsque je me suis réveillé, Pierre m'a regardé et m'a demandé :

"Comment peux-tu dormir dans un moment pareil ? Tu n'as même pas entendu les explosions des batteries anti-aériennes qui ont secoué l'avion !"

¹¹ Ami s'entend ami des Allemands ou au moins sans opposition organisée

Notre dispatcher nous a fait avancer vers le trou de saut et nous avons admiré un joli paysage de campagne défilant en dessous de nous, plein de couleurs, attirant et amicalement proche. Nous étions à 500 pieds du sol (250 mètres) ce qui signifiait que nous allions toucher le sol au bout de 2 minutes tout juste et à grande vitesse. Soudain, la lumière passa au vert et notre dispatcher cria "Action station ". Je me plaçai comme numéro un, Pierre en second et Albert en numéro trois.

La demi-minute qui suivit nous parut durer une éternité et enfin, la lumière passa au rouge.

"Go numéro un, ... deux, ... trois".

Nous nous balançons tous les trois dans l'air, contrôlant notre ligne de descente et jetant un coup d'œil alentour. Les signaux de fumée étaient là dans un champ, nous montrant où nous étions supposés atterrir ; et il y avait deux voitures noires à l'ombre d'un arbre proche. Comme nous approchions du sol, des hommes se mirent à courir vers nous ; puis nous arrivâmes chacun au contact du sol, roulâmes sur le flanc et commençâmes à courir de côté pour aplatir les parachutes qui avaient touché le sol devant nous. Commença alors une série de poignées de main avec les maquisards qui étaient là pour nous accueillir puis, on nous dit tout de suite de courir vers les voitures car on venait de recevoir un message de la ville nous avertissant du départ d'une patrouille allemande dans notre direction. Ça commençait bien !

En arrivant aux voitures, nous découvrîmes le chef du maquis. Il portait un fusil et un pistolet à sa ceinture et il nous fit tout de suite signe de monter en vitesse dans les voitures. Il conduisait la voiture dans laquelle Pierre et moi étions. Nous comprîmes dès la première minute que nous avions affaire à un fou au volant, à moins que ce ne fût un ancien coureur des 24 heures du Mans. Le pied vissé sur l'accélérateur, il roulait à 60 km/h¹² dans des virages prononcés. Nous nous accrochions à tout ce qu'on pouvait. Etait-il préférable de mourir dans un accident d'auto ou bien en combattant les Allemands comme nous étions supposés le faire ? Les roues créaient derrière nous un tourbillon de

¹² Vitesse très importante pour un véhicule en 1943. Les tenues de routes n'étaient pas celles des véhicules actuels

poussière et je me sentais désolé pour le conducteur qui nous suivait avec notre camarade Albert. Après ce qui nous a paru durer une éternité, nous arrivâmes au camp et nous fîmes connaissance avec les autres maquisards qui nous offrirent tout de suite à boire. Je les vis verser d'une bouteille sans étiquette, quelque chose qui ressemblait à de l'eau et nous choquâmes nos verres: "Vive la France !"

Et hop au fond du gosier. Ah mes amis ! Je fis l'erreur de boire une grosse gorgée de ce qui s'avéra être un alcool de fabrication maison, fait à partir d'épluchures de pommes de terre, et du coup, je me mis à tousser à mort avec les yeux qui pleuraient... au milieu des rires de nos nouveaux compagnons. Les terribles guerriers venus d'Angleterre s'étranglaient en buvant ! Quel pitoyable commencement ! Tirant avantage de la situation, Gérard, le chef du maquis nous dit avec une voix terrible qu'il n'allait pas prendre ses ordres de Londres ou de nous, pas plus qu'il ne l'avait fait durant ces dernières années. On nous avait prévenus que l'une des raisons pour lesquelles nous avions été envoyés dans ce maquis était qu'il était connu comme fortement communiste, bien organisé, et à surveiller car il risquait de prendre le pouvoir dans la région après la fin de la guerre. Nous lui dîmes donc que notre mission consistait essentiellement à faire profiter le maquis de nos compétences militaires, c'est-à-dire à former les hommes au maniement des armes, qui allaient être parachutées d'Angleterre, à former des groupes de guérilla et à attaquer et retarder avec eux les convois ennemis qui cherchaient à se joindre aux combats du nord de la Loire. Plus tard, une fois que l'ennemi aurait quitté la région nous ferions en sorte que les maquisards rejoignent l'armée française qui combattait avec les Alliés afin de repousser l'ennemi hors de France, et de le poursuivre jusque dans son propre pays.

"Ils combattront, quand je leur dirai de combattre et ne rejoindront pas d'autre unité sans mon autorisation !"

Bon, c'était clair ! Nous avions été avertis que ce serait difficile. Cela montrait façon évidente qu'il voulait garder ses hommes en retrait pendant que d'autres combattraient, afin de se servir d'eux pour réaliser ses objectifs politiques dans la région. Nous allions devoir attendre notre heure, et nous agirions le moment venu.

En attendant, nous passâmes nos jours à entraîner les hommes et à recueillir des informations sur la disposition des forces ennemies. Nous fûmes bientôt informés que divers convois transitaient de l'ouest vers l'est et nous plaçâmes divers groupes en embuscade dans des points où l'on pouvait frapper avec le maximum d'efficacité et, en même temps, disposer de voies de retraite rapides

Un jour, on nous prévint qu'un convoi de seize camions se dirigeait vers nos positions avec des jeeps équipées de mitrailleuses, à l'avant et à l'arrière du convoi. Nous réussîmes à éliminer les jeeps et à capturer huit des conducteurs, les autres ayant rapidement abandonné leurs véhicules et fui dans la campagne. J'espérai particulièrement trouver des munitions dans ces camions, car nous en manquions cruellement. Aussi, vous pouvez imaginer ma stupéfaction et ma déconvenue lorsqu'on me dit que pratiquement tous les camions ne contenaient rien d'autre que des douzaines et des douzaines de caisses de liqueurs ! Le croiriez- vous ! Armagnac, Cognac, Calvados, une grande variété d'eaux de vie et de champagnes. Eh bien, je n'ai plus revu mes hommes pendant deux jours et ceux qui venaient s'entraîner arboraient un grand sourire et avaient une belle gueule de bois.

À une autre occasion, on nous prévint qu'une longue et puissante colonne, en provenance de la côte atlantique, se dirigeait vers nous. Je disposai mes cent-vingt hommes en position pour cette embuscade et nous dûmes attendre jusqu'à dix heures et demi du soir pour que la dite colonne arrive devant nos positions. J'avais à ma disposition deux mitrailleuses, trois mortiers, un bazooka et quelques mines qui étaient déjà en place. Le reste était armé de fusils. Nos positions étaient réparties sur trois cent mètres de longueur, derrière un escarpement. Je laissai la première partie de la colonne passer et, quand nous entendîmes le bruit des bottes sur le bitume, nous commençâmes à tirer. L'engagement dura à peu près une heure et demie durant laquelle les Allemands commencèrent à riposter avec une batterie anti-aérienne montée sur plateforme qu'ils avaient réussi à mettre en position pour nous faire « goûter de leur poudre. »

Je m'étais placé au bord de l'escarpement, au niveau de la route et je pouvais voir, de profil tout ce qui s'y passait. Les balles traçantes de la batterie anti-aérienne passaient juste au-dessus de ma tête, avec un bruit continu de « flock-flock-flock » auquel nos hommes n'étaient pas habitués et qui déclencha chez eux une certaine crainte. Ils ont vraiment cru que ça allait être leur fête. Le lendemain, nous sûmes que cette même colonne s'était rendue au groupe de guérilla suivant, l'officier commandant en tête, et sans livrer aucun combat. Quel titre de gloire, si c'était à nous que cela était arrivé ! On ne peut pas gagner à tous les coups je suppose.

L'entraînement se poursuivait tous les jours et il devenait de plus en plus facile d'analyser les erreurs et les réussites de la dernière attaque en s'appuyant sur l'expérience acquise lors des précédentes embuscades.

La majorité de nos recrues étaient de fortes natures de paysans entre les mains desquels les mitraillettes à six shillings, qui avaient été larguées d'Angleterre paraissaient de petits jouets. Beaucoup portaient des vêtements civils et présentaient de grosses joues rouges surmontées d'un béret noir.

La moitié d'entre eux avaient déjà servi dans l'armée. Ils me rappelaient à l'occasion que dans l'armée française, ils avaient droit à un litre de vin par jour et me demandaient d'en faire autant. La moitié d'entre eux étaient membres du parti communiste et la plupart des autres avaient voté auparavant pour la même tendance politique. Chaque fois que nous abordions une discussion politique, ils nous rappelaient que les choses changeraient après la guerre et que le sang allait couler dans la révolution qui suivrait la guerre. Révolution dans laquelle ils auraient leur mot à dire et leur rôle à jouer ! Heureusement, cela ne les gênait pas d'admettre que notre présence leur avait donné une chance de combattre comme de vrais soldats et d'infliger à l'ennemi autre chose que de simples égratignures. Ils reconnaissaient aussi qu'ainsi ils avaient vraiment réussi à ralentir des divisions ennemies dans leur progression vers la Normandie.

Un incident intéressant s'est produit, après que nous ayons réussi à attaquer une grosse colonne venant du front ouest-atlantique.

Le matin suivant l'attaque, nous sommes revenus sur les lieux et nous avons trouvé le long de la route et dans les buissons une centaine d'English Pay-books (livrets militaires anglais) délibérément abandonnés. Ces livrets appartenaient à des soldats Indiens de l'Inde qui avaient été faits prisonniers durant la campagne de Libye et forcés à rejoindre l'armée allemande, faute de quoi ils auraient été mis à mort. C'était leur façon à eux de nous faire savoir qu'ils faisaient partie de la colonne attaquée et qu'ils n'avaient pas l'intention de riposter, s'ils pouvaient l'éviter. Nous transmîmes l'information par radio à Londres mais, bien qu'on nous ait demandé plusieurs fois de répéter cette information, il ne lui fût pas donné de suite.

Lorsque la percée alliée se fût produite, notre présence n'était plus nécessaire dans cette zone et nous demandâmes donc des instructions par radio à Londres. On nous dit d'attendre un avion qui viendrait nous prendre et nous ramener à Londres pour quelques jours de repos.

Quand l'avion est arrivé, deux jours plus tard, notre "hôte"¹³ avait préparé un grand banquet en notre honneur et en celui des pilotes, banquet qui dura environ trois heures. Le chef pilote n'arrêtait pas de dire :

"Il faut vraiment que nous rentrions ou sinon, ils vont venir nous chercher !"

Mais, il ne faisait aucun effort pour se lever. Peut-être était-ce dû à la quantité de vin qu'il avait ingurgité. Après beaucoup trop de discours, nous fîmes enfin notre "au revoir" et nous nous dirigeâmes vers l'avion. Les pilotes étaient si heureux de leur déjeuner qu'ils considérèrent que la moindre des choses était de montrer leur gratitude à la population locale et ils entamèrent une démonstration en vol qui faillit nous coûter la vie, sans compter le déjeuner tout prêt d'être vomi.

Ils décollèrent puis firent un demi-tour en U, visant droit sur le clocher de la ville¹⁴ où avait eu lieu le banquet. En arrivant à 500 mètres du clocher, le pilote redressa vers le ciel en position

¹³ Il s'agit ici du responsable du maquis

¹⁴ Le Blanc

verticale et passa à vingt mètres du clocher, puis répéta l'acrobatie de l'autre côté du clocher !

Croyez-moi, nous nous accrochions aux bords de la carlingue et nous pouvions seulement leur crier qu'ils étaient fous de prendre de tels risques, mais nos paroles étaient couvertes par leurs propres cris, poussés à la manière texane.

Ensuite, ils agitèrent les ailes en signe d'amitié puis piquèrent au nord vers l'Angleterre. Mais là encore, chaque fois qu'ils voyaient une vache dans un champ ou n'importe quoi se déplaçant sur une route, ils fonçaient dessus et descendaient de plusieurs centaines de pieds jusqu'à survoler de près l'objet de leur amusement, avant de remonter brutalement à l'altitude normale. Je ne sais pas comment nous avons réussi à garder notre déjeuner gargantuesque, mais je sais que nous étions vraiment heureux de quitter nos amis pilotes, aussitôt après l'atterrissage.

En mission sur le front atlantique

Nous avions à peine passé deux journées de repos que l'on nous dit de nous tenir prêts pour notre prochaine mission sur le front Atlantique où une grosse unité SS tenait la poche de Saint-Nazaire et la base des sous-marins. Ce n'était pas rien, cette fois, de nous confronter aux meilleures troupes de l'armée allemande. En fait, lorsque je dis les meilleures, je veux dire les plus coriaces et dures à cuire, qui ne faisaient pas de quartier comme on nous l'avait dit et répété. Nous sûmes plus tard que c'était pour cette raison qu'ils avaient laissé partir les contingents des unités régulières de la Wehrmacht. En effet, on ne pouvait pas compter sur les unités régulières pour résister jusqu'au bout, alors que les SS, eux, le feraient.

Cette fois-ci, on nous fit atterrir, nous, les trois mousquetaires, près du front et, après une entrevue avec l'officier commandant de la région, on nous emmena en jeep directement sur le front où nous prîmes immédiatement le commandement d'unités locales montant en ligne, en remplacement d'autres unités qui étaient relevées pour un temps de repos.

Nos ordres consistaient pour l'essentiel à former un cordon serré de troupes qui empêcheraient ces unités d'élite allemandes d'attaquer l'armée américaine par derrière. A l'exception de quelques attaques de leur part ou de la nôtre il n'y eut pas d'engagement sérieux à l'exception d'une nuit particulière. Durant cette nuit, la région connut une forte tempête, avec des vents et des pluies violentes, et l'ennemi décida d'en profiter pour nous jouer quelques tours en nous attaquant, alors que nous nous tenions dans la fausse sécurité de nos abris. Ce fut alors du « chacun pour soi » durant une heure que nous n'oublierons jamais. Nous finîmes par nous réorganiser et par les repousser mais, non sans qu'ils n'aient causé de sérieuses pertes dans nos rangs. Vivez et apprenez.

Une autre expérience, cette fois amusante; il était quatre heures du matin quand le bruit d'un tir de mitraillette me réveilla. Me précipitant hors de mon abri, je trouvai l'homme qui avait tiré sur "quelque chose qui bougeait". Mais au petit matin, nous ne pouvions rien voir. Après une demi-heure, comme il commençait à faire jour, nous avançâmes avec précaution. Cinquante mètres plus loin, nous trouvâmes un gros sanglier qui avait été tué par une balle. J'ordonnai de rapporter l'animal dans nos lignes où le cuisinier prépara un festin.

Je téléphonai au Colonel commandant la zone qui promit de venir nous voir, avec sa secrétaire et son aide de camp qui se trouvait être un officier sorti de mon école, dans une promotion précédente. Je donnai alors l'ordre au cuisinier de présenter la viande sur un large plateau et de mettre à part les testicules du sanglier qui seraient présentés à l'aide de camp du colonel. Tout alla bien durant notre déjeuner et à la fin, j'ai demandé au colonel comment il avait trouvé la viande "Excellente" me dit-il. La secrétaire en dit autant. Puis nous posâmes la même question à l'aide de camp qui paraissait un peu morose. Il nous dit qu'il avait trouvé la viande dure et qu'il ne souhaitait pas en reprendre. Je me sentis alors obligé de lui faire remarquer qu'il avait choisi les testicules du sanglier, et qu'il pourrait peut-être essayer un autre morceau qui serait sans doute plus tendre. Son visage est devenu tout rouge et la secrétaire à côté de lui s'en est

presque évanouie. Seul de colonel apprécia la plaisanterie ainsi que mon équipe, mais je crois que ce jour-là, j'ai perdu un ami¹⁵.

En Allemagne

Quand cet épisode de combats se termina, nous fûmes envoyés au sein de la première Armée qui venait d'entrer en Allemagne au côté des armées alliées. J'y retrouvai plusieurs camarades de ma promotion qui étaient activement impliqués dans des opérations à vous faire dresser les cheveux sur la tête. C'était devenu banal pour nous d'être parachutés derrière les lignes allemandes, avec à peu près 25 kilos de plastic pour faire exploser les rails de chemin de fer, les ponts, les piliers de téléphone, les émetteurs de radio, les dépôts d'essence, etc. En bref, tout ce qui pouvait rompre les communications allemandes et provoquer de la pagaille chez eux.

Ce n'était évidemment pas une partie de plaisir que d'être envoyé dans un pays dont on ne connaissait pas la langue, habillé dans un uniforme allié qui vous faisait repérer immédiatement. Il fallait mener sa mission, se débrouiller pour rentrer complètement seul, en traversant d'abord les lignes allemandes et ensuite, ce qui était plus dangereux les lignes alliées, lesquelles tiraient sur tout ce qui bougeait et ne posaient les questions qu'après coup... Cela signifiait souvent que vous deviez vivre en mangeant des carottes arrachées dans les champs, une fois épuisé votre maigre stock de provisions. Il fallait aussi voyager la nuit et se cacher le jour aussi longtemps que vous n'aviez pas la possibilité de rejoindre vos lignes.

Je pourrais facilement vous raconter des tas d'histoires qui vous donneraient la chair de poule, mais il m'en revient justement une à l'esprit qui devrait vous suffire.

Elle concerne un garçon qui faisait partie de ma promotion. Il était né à Madagascar qu'il avait quitté en bateau pour rejoindre

¹⁵ Les cadets affectés à cette mission étaient d'après les archives tous issus de la promotion 18J. Il s'agit d'Albert Blin, de Bernard Blouin, de Robert Geskis, de Pierre Lefranc, de René Lemoine, d'Olivier Philip, de Jacques Rabec, de Raymond Thalmann, de Christian Vellard, de Paul Vergès et de l'auteur, Marc Savigny.

les Forces Françaises Libres en Angleterre, déjà une sacrée histoire. Comme le font les indigènes de Madagascar, il avait développé une grande aptitude pour la course à pieds et était devenu notre star de football au cours des matchs interalliés auxquels participait notre école militaire. Nous étions tous en admiration devant ses prouesses physiques.

Il reçut un jour l'ordre d'être parachuté près d'Ulm, une grande ville, pour détruire un carrefour ferroviaire, mission pour laquelle il devait emporter cinquante kilos de plastic, le double de la quantité normale. On l'envoya sur un aéroport britannique où il monta à bord d'un Halifax, avec un équipage britannique en vue d'un saut de nuit. En arrivant près de l'objectif, l'avion se trouva pris dans les faisceaux d'une douzaine de projecteurs à 350 mètres du sol et en dépit des risques le pilote donna l'ordre de sauter. Notre ami, qui ignorait la présence des projecteurs¹⁶ sauta pour ce qui aurait normalement dû être sa mort.

Dès que son parachute s'était ouvert, il s'était trouvé pris dans le faisceau de plusieurs projecteurs qui suivaient sa descente, tandis que les batteries anti-aériennes déchargeaient sur lui tout ce qu'elles avaient de munitions, et que les sirènes orchestraient la scène. Il racontera cela plus tard comme un cauchemar éveillé avec les lumières qui l'aveuglaient de telle façon qu'il ne pouvait pas voir où il allait se poser et avec de surcroît 50 kilos de plastic dans les jambes. Paradoxalement, c'est ce poids supplémentaire qui lui sauva la vie car il se rappelle être descendu comme une tonne de briques et avoir ainsi été manqué par tous les tirs qui explosaient et autour de lui. Finalement, il avait touché terre à peu près à cinq kilomètres de son objectif et il avait réalisé que sa vie dépendait de sa capacité à se faire discret. Adieu le plastic, adieu l'objectif et cours, garçon, si tu veux t'en tirer. Il se souvient d'avoir pris sa boussole, ses vêtements, d'avoir laissé le parachute sur place au lieu de l'enterrer, comme on le fait d'habitude, et de s'être sauvé à toute vitesse. Cela lui a pris deux jours de course pour traverser les lignes ennemies et pour trouver une unité française qui lui a tiré dessus, comme au tir au

¹⁶ Avant le saut, placé dans la carlingue de l'avion, le parachutiste ne voit rien de ce qui est à l'extérieur.

pigeon d'argile, en dépit de ses bras levés et de ses cris "camarade" qui était d'ailleurs le mauvais mot à prononcer, puisque c'était le seul mot que tout déserteur allemand aurait utilisé. Après avoir été brutalisé, il a finalement été conduit à l'officier commandant qui s'est renseigné par radio sur son unité, ce qui l'a immédiatement dédouané.

Comme vous pouvez le deviner, il a rapporté l'incident, et le pilote anglais a immédiatement été mis à terre (interdit de vol) et rétrogradé pour grave erreur d'appréciation. Le pilote avait paniqué et n'avait plus pensé qu'à quitter la zone dès que possible.

Avec de Lattre

On nous a ensuite ordonné à tous les trois de nous présenter au quartier général du général de Lattre de Tassigny, le commandant suprême des armées françaises qui étaient cantonnées dans la région du lac de Constance, près de la ville de Constance. Vous pouvez imaginer quel changement de rythme cela représentait pour nous et nous ne savions pas ce qui nous avait valu ce qui paraissait être des postes de tout repos.

Nous avons immédiatement rencontré de Lattre qui nous voulait comme officiers de liaison parce qu'il en manquait. Ce qui signifiait, comme nous le découvrîmes rapidement que nous allions remplacer ceux qui étaient tombés au combat ! Pas vraiment la pause à laquelle nous nous attendions !

En nous trouvant continuellement au contact de de Lattre, nous avons trouvé en sa personne un chef très prestigieux qui avait à cœur de se forger un nom glorieux en même temps qu'à rendre aux armées françaises la fierté et la satisfaction d'avoir accompli plus que leur part dans la bataille.

Il y réussit bien mais au prix de terribles pertes et avec un mépris total de la vie humaine. Plus souvent que de raison, ses ordres étaient "prenez cette colline et ne reculez pas". En conséquence, il était adoré par quelques-uns et haï par beaucoup.

Assez curieusement aussi, il était assez vain. Il était connu parmi les correspondants de guerre pour accorder des laissez-passer, par ailleurs assez difficiles à obtenir, à condition de prendre la précaution de lui apporter une nouvelle photo de lui-même.

Quelques mois encore de combats en s'enfonçant de plus en plus profondément en Allemagne. Et bientôt, notre action prit fin, et il fut temps de rentrer chez soi. Le 20 avril 1945, par une belle journée bien claire, nous étions prêts à partir lorsque nous avons entendu quelqu'un pleurer à la porte voisine. Nous décidâmes d'aller voir ce qui se passait. Notre blonde servante allemande pleurait de tout son cœur en faisant les lits, et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Il s'était certainement produit quelque chose de terrible et nous essayâmes avec le peu d'allemand que nous parlions de saisir pourquoi elle pleurait. "Eh bien", dit-elle avec une voix entrecoupée de sanglots :

"Aujourd'hui c'est l'anniversaire de Hitler ... et ça a toujours été une magnifique journée... et l'année dernière, tout était si joli ... et maintenant !"

Nous eûmes beaucoup de difficulté à nous contenir de rire. Oui, chère Fräulein, en effet, quelque chose de grave s'est produit. Les forces d'agression ont été repoussées dans le gouffre qu'elles avaient elle-même creusé, englouties par leur propre cupidité meurtrière et impie. Il était désormais temps de revenir à un monde de décence dans une humanité améliorée par tant de souffrance.

J'avais trouvé dans un garage fermé une très belle automobile Hanomag, toute étincelante, avec quatre cylindres apparents de chaque côté. Il y avait une séparation derrière le siège du conducteur à laquelle était attachée à l'intérieur une barre pour se tenir debout.

Il était évident que cette automobile avait appartenu à quelqu'un d'important du gouvernement. Lorsque nous essayâmes de trouver le propriétaire, toutes les personnes interrogées nièrent avoir jamais vu la voiture. Ainsi donc, je devins le fier propriétaire de cette fameuse voiture, avec laquelle j'allai revenir en France dans quelques semaines ! Mais hélas ! L'affaire vint aux oreilles de mon officier supérieur qui ne manqua pas de me dire que lui ne conduisait qu'une jeep et que la Hanomag serait nettement plus en rapport avec son rang qu'avec le mien. Adieu l'Hanomag... C'est donc en Jeep que nous sommes rentrés en France, et il fallût même la rendre au dépôt de Paris.

Durant quelques mois, nous avons travaillé pour le ministère de l'information et nous dépendions de nouveau de la D.G.E.R., une organisation à peu près analogue à la C.I.A. américaine, organisation qui travaillait en relation étroite avec le Général de Gaulle.

Indochine ou démobilisation ?

Puis, vint le moment, en septembre d'être démobilisé ou de s'enrôler pour l'Indochine¹⁷. Nous nous sommes portés volontaires pour l'Indochine et durant plusieurs semaines, à notre grande surprise, rien ne se passa. Après avoir mené d'épuisantes recherches, on nous dit que selon le mot "d'en haut", c'est à dire de de Gaulle, nous représentions l'élite de l'armée française et qu'il fallait nous garder vivants pour la suite de la guerre. En conséquence, notre demande était refusée.

Quelle histoire, n'est-ce pas ! Nous apprîmes plus tard que la majeure partie des troupes françaises envoyée en Indochine faisait partie de la Légion Étrangère. C'était une unité formée de vétérans de guerre qui n'hésitaient pas à abattre leurs jeunes officiers lorsqu'ils jugeaient qu'on leur donnait des ordres erronés!

Nous décidâmes alors de nous faire démobiliser mais, là encore nos demandes furent rejetées par le général en charge au motif que puisque nous étions sortis d'une école militaire, nous devons être considérés comme des militaires pour la vie.

Nous demandâmes à voir ce général dont nous avons appris qu'il venait de reprendre l'uniforme après n'avoir rien fait pour la Libération.

Notre visite fut très déplaisante et on nous dit que nous devons accepter notre sort et obéir aux ordres, à fortiori lorsqu'ils émanaient directement d'un général.

Bon, cela en faisait un peu trop à avaler venant de sa part, et je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire que nous, nous avons combattu de l'Angleterre jusqu'à l'Allemagne et que nous

¹⁷ Le texte d'origine utilise le terme Vietnam plus familier aux Américains que le terme Indochine

n'allions pas nous faire dicter notre conduite par un « trou-du cul » d'officier auquel nous étions censé devoir obéir.

"Jeune homme", dit le général "vous passerez en cour-martiale pour cette impertinence".

Il a finalement fallu une nouvelle intervention "d'en haut" pour faire enterrer l'affaire.

Nous avons finalement été démobilisés et trouvé des emplois dans la vie civile. Pierre s'est vu offrir un poste de représentant à Madagascar où il a contracté la malaria en remerciement de ses efforts. Albert est retourné dans l'usine de tissage de son père.

Quant à moi, j'ai trouvé un poste dans une entreprise de courtage de bateaux citernes, grâce à de la famille londonienne.

La grève de 1947

Je ne devais plus remettre mon uniforme à l'exception d'une unique fois, en 1947, quand en France, plusieurs syndicats appelèrent à la grève et que le reste des autres organisations syndicales, relayées par le parti communiste décidèrent de les rejoindre. Ce qui revenait à dire que tout le pays était en grève.

Il n'y avait plus de moyens de transport d'aucune sorte (ni bus, ni train, ni métro, ni vol intérieur). Toutes les communications téléphoniques étaient interrompues. Tous les bureaux de poste étaient fermés. Les douaniers aux frontières laissaient passer n'importe qui, sans aucun contrôle. En quelques heures, tout le pays était comme mort. A 8 heures du soir, la radio annonçait que l'autorité militaire commandait à tous les officiers de réserve des Forces Françaises Libres de se présenter immédiatement en tenue de combat à leur point de regroupement (point préalablement défini pour chaque réserviste). On me dit de me présenter à 4 heures du matin au magasin départemental de Rochechouart, au centre de Paris. La construction du magasin départemental avait commencé juste avant le début des hostilités ; et, quatre étages avaient été construits puis laissés inachevés jusqu'à la fin de la guerre, faute de fonds. Le magasin avait été occupé d'abord par des troupes françaises, puis par les troupes allemandes, par les troupes américaines et, il l'était à nouveau par les troupes françaises. Nos troupes arrivèrent en camions militaires. Certaines avaient voyagé durant la nuit sur

plus de 300 kilomètres en venant depuis le sud. La raison de cet éloignement était que le gouvernement n'avait pas confiance dans les troupes de la région parisienne, qui étaient majoritairement communistes. En conséquence, il avait dû faire venir des troupes provenant de lieux éloignés de plusieurs centaines de kilomètres, afin de pouvoir compter sur elles en cas de troubles graves.

Vers 6 heures du matin, j'ordonnai à ceux qui étaient sous mes ordres de faire un grand cercle autour de moi et je commençai à leur expliquer que les syndicats menaçaient de détruire l'économie de la France en lançant des grèves sauvages, qu'ils espéraient renverser le gouvernement, ce qui signifiait forcer le général de Gaulle à partir.¹⁸

Comme je leur disais que les choses pourraient dégénérer et qu'il pourrait y avoir des fusillades dans les rues, une voix dans la foule dit d'une voix forte et claire : "Vous serez le premier à tomber !" Je sentis mon sang monter à la nuque et je me tournai en direction de la voix en commençant à dégainer mon pistolet. Je dévisageai cette multitude de visages qui attendaient ma réaction et dit :

"Est-ce que le perroquet qui parle voudrait bien s'avancer !" J'ai asséné cela comme un ordre et non comme une invitation. Personne ne bougea.

" Je vois que nous avons affaire à un lâche qui se cache derrière le dos des autres. Il vous tirera sans doute aussi dans le dos, vous avez donc tout intérêt à le surveiller de près."

La journée s'écoula sans qu'on n'ait reçu aucun ordre et, à la fin de cette même journée, la grève était levée. On renvoya les hommes dans leurs foyers.

Je me souviens que c'est à cet endroit, et à ce moment-là, que j'ai décidé que je ne resterai pas dans un pays dont trop de citoyens avaient failli dans leur loyauté au point qu'un quart d'entre eux avait rejoint l'idéologie des pays de l'Est, et que parmi ces derniers, certains voulaient tirer dans le dos sur leurs propres concitoyens pour créer de la pagaille et de la terreur.

¹⁸ Marc Savigny confond manifestement la situation avec d'autres épisodes de grèves qui se sont produits en 1946. En 1947, le général de Gaulle avait quitté le gouvernement.

Est-ce que je l'ai jamais regretté ? La meilleure réponse que je peux faire consiste à citer le célèbre écrivain Victor HUGO qui a dit :

"Je souhaiterais être un étranger pour pouvoir aimer la France !"
Je me suis arrangé pour aller voir mes parents presque une fois par an, et je me suis retrouvé face la nonchalance ennuyée des douaniers, le sourire condescendant des stewardesses (jusqu'à ce qu'elles réalisent que vous parliez français couramment et alors elles vous donnaient de vrais sourires), la bureaucratie apathique qui règne sur tout et n'importe quoi dont vous vous occupez, la tendance à dénigrer tout ce qui est et tout ce qui vient d'Amérique. Toutes ces choses m'ont aidé à me confirmer dans l'idée que j'avais fait le bon choix. Si je veux visiter l'adorable Dordogne ou la région des châteaux, et bien c'est ce que je fais et j'en suis heureux, mais j'ai toujours été heureux de rentrer chez moi. Chez moi, c'est ici, dans la communauté de Bronxville où je vis avec ma famille.

Cela me rappelle une dernière histoire. Il y a quelques années, comme j'étais à Paris, j'avais déjeuné avec un ami qui m'avait ensuite déposé place de l'Etoile, pour me permettre d'aller rendre visite à un autre ami habitant près de là. Il y a huit grandes avenues qui partent de cette place, et cela a toujours été un endroit dangereux à traverser parce qu'il y a toujours un énorme trafic et pas de feux de circulation. Cette fois-là, j'étais en train de bourrer ma pipe et je commençais à traverser distraitement dans un passage clouté à un moment où il n'y avait aucune circulation. Arrivé au milieu du passage clouté, il se produisit soudain un flot d'automobiles et je me trouvai cloué sur place.

J'attendais un répit dans la circulation lorsque je réalisai soudain qu'il y avait maintenant un feu de circulation au centre de l'avenue, suspendu environ à un mètre cinquante du sol. C'était entièrement nouveau pour moi. Puis alors, j'entendis une voix venant du trottoir articulant lentement, mais haut et fort "*Monsieur l'étranger, dans ce pays, on doit respecter les feux rouges*". Je levai les yeux et je vis un gendarme en uniforme bleu avec un grand sourire entouré d'une foule sympathique qui gloussait à l'idée qu'il avait pris quelqu'un en "flagrant délit". Comment avait-il deviné qu'il avait affaire à un étranger ?

Oh c'était bien simple. Je portais une veste écossaise en laine, des gants de flanelle gris, des lunettes de soleil et pour compléter le tableau, j'avais un appareil photo en bandoulière sur l'épaule. A l'exception de la pipe, j'aurais pu être un Anglais.

Je réussis à traverser rapidement et faisant face au gendarme, je dis en français après avoir retiré mes lunettes de soleil et en le regardant dans les yeux :

"Monsieur l'agent, de quel pays croyez-vous que je sois ?". Dans la foule une voix dit *"oh, oh ! Celui-là parle bien français !"* La figure du gendarme devint pâle en dépit de la vague de chaleur de 27 degrés que supportait Paris et il bégaya :

"Eh bien, vous savez, vous traversiez..."

"Non, non, monsieur l'agent je vous demande si vous savez de quel pays je viens". Tous les visages de la foule avaient un air d'attente et il était évident qu'ils attendaient la suite.

Le gendarme retira son képi, essuya l'intérieur avec son mouchoir, puis essuya l'intérieur de son col de chemise détournant son regard comme si le sujet était clos et souhaitant visiblement que je m'en aille. Je partis alors avec le "coup de grâce" en disant haut et clair pour que l'assistance n'en perde pas un mot. *"Vous savez, monsieur l'agent, dans le pays d'où je viens, qui est au-delà de l'océan, on permet aux flics de retirer leur cravate quand il fait aussi chaud. Bonne journée"*. Le rire dans la foule me fit sentir que j'avais remporté une grande victoire. Je m'en allais en bourrant à nouveau ma pipe, puis me retournant pour regarder le gendarme dix mètres derrière moi qui était en train de m'observer. Sa réaction immédiate fut de me saluer, puis s'en rendant compte, complètement embarrassé, il se détourna comme s'il avait été pris les doigts dans le nez. C'était vraiment une situation mémorable et j'ai raconté l'histoire un millier de fois avec un grand succès.

Dans le dernier chapitre, je vous donnerai mes candides impressions sur quelques personnes comme de Gaulle, Pétain, Giraud et Darlan.

Commentaires et réflexions

Il s'agit de réflexions et de commentaires sur les événements et sur les personnalités.

Qu'était-il arrivé à la puissance militaire de la France qui durant quatorze siècle avait été la seconde nature de la France?

Nous avons été les principaux artisans de la victoire de 1918, et c'est nous qui avons conduit les Alliés vers cette victoire. La raison en était peut être que quarante ans s'étaient écoulés, depuis la cruelle défaite de 1870, et que d'autres générations d'hommes avaient pris la relève.

Face à un nouveau péril allemand, la France avait su trouver et placer à la tête de la Nation des hommes au caractère bien trempé, capables d'anticiper les événements, d'inspirer un élan de solidarité et de lui rendre son prestige

Les femmes soulevaient leurs enfants, non seulement pour regarder les défilés de ceux qui partaient pour le front, mais pour rappeler aux "poilus" qu'ils combattaient pour leurs enfants et pour les protéger d'une nouvelle invasion qui coûtera deux millions de vies.

Lorsque cela se produisit pour la troisième fois, vingt et un ans plus tard, en 1939, on appela aux armes des hommes qui pour la plupart avaient survécu à la première guerre mondiale et connu une succession de gouvernements médiocres, incapables de sortir de leur bourbier et de se préparer à défendre le territoire de la France face à un pouvoir grandissant qui avait déjà dévoré l'une après l'autre des nations plus faibles.

Cette fois ci, les femmes et les mères disaient à leurs maris et à leurs fils mobilisés que 1914-18 avait été suffisant. "Laisse les autres mourir". Les hommes déjà effrayés par les menaces venant des frontières de l'Est étaient incités à rester chez eux, à se faire porter malades, plutôt qu'à faire leur devoir. Le pays était malade d'un individualisme poussé à son plus haut degré, qui prédisposait à la désertion et au "je m'en foutisme" aussi bien qu'au "Fichez-moi la paix et demandez à quelqu'un d'autre".

Pour mieux observer le déclin de la France, il faut remonter au début du 19^{ème} siècle, ce qui est récent en terme historique, lorsque la France était le pays le plus peuplé d'Europe, avec à peu près 18 millions d'habitants, plus que la population de toute

la Russie. C'était le pays le plus puissant et le plus riche du monde, et son influence était sans égal. En 1812, Napoléon avait perdu 1 million d'hommes, la fine fleur des Français. Des circonstances désastreuses se sont ensuite combinées pour évincer la France de sa position dominante et lui faire entamer une longue période de déclin, tout au long de laquelle chaque génération l'aura vue tomber un peu plus bas.

A l'époque où la puissance économique des grandes nations s'est mise à dépendre du charbon et du pétrole, la France n'en avait pratiquement pas.

Durant la même période la population a doublé en Angleterre, triplé en Allemagne, quadruplé en Russie et décuplé en Amérique, tandis qu'en France la population est restée stationnaire. Ce déclin démographique est allé de pair avec une dépression morale qui a suivi les désastres qu'a subis Napoléon. Désastres infligés par la puissance de la Russie et de ses satellites allemands qui ont submergé et humilié les Français au point qu'ils ont douté d'eux-mêmes. La victoire de 1918 leur a temporairement redonné confiance, mais elle a coûté si cher et produit des fruits si amers que tout espoir a disparu sous le choc de 1940. Après que se soient produits depuis 1789 de si nombreux changements de régimes et tant d'ineffaçables divisions, la France était maintenant prête à s'unir derrière la voix qui avait appelé ses enfants à s'armer pour la libérer. Il a fallu le cataclysme d'une seconde guerre mondiale pour raviver l'esprit assoupi d'une grande nation. Pendant ce temps, deux millions d'hommes étaient en captivité et les mères retenaient leurs jeunes enfants contre leur cœur dans l'espoir de les garder à l'écart, quoiqu'il arrive. C'était la mentalité d'un sang fatigué qui avait désespérément besoin d'être rajeuni.

En juin 1940, l'épée de la France était brisée. Des profondeurs de la soumission, s'est dressé un terrible combat pour la libérer, pour refuser d'accepter la défaite militaire et l'asservissement de l'État. De là est parti un changement qui allait conduire nos forces à prendre une part importante et brillante à la victoire, et ce en dépit des deux millions de combattants en captivité, et d'un gouvernement "légal" qui persistait à punir ceux qui voulaient poursuivre le combat.

Nous pouvions former une nouvelle armée avec les hommes présents en Afrique, mais le nombre de militaires d'active ou de réserve, prêts à servir comme officiers ou spécialistes, était très faible. De France, sont venus 15 000 jeunes gens, de Corse 13 000 soldats et il y a eu 12 000 jeunes garçons qui, comme moi-même, se sont échappés de France, en passant par l'Espagne, ou qui sont venus d'Afrique, de Madagascar ou même d'aussi loin que Tahiti. Il y a eu également 6 000 femmes ou jeunes filles qui sont venues servir. Au printemps 1944, en nous comptant tous, nous pouvions mettre en campagne une armée de 230 000 hommes comprenant 150 000 hommes pour l'armée de terre, une flotte de 320 000 tonneaux armée par 50 000 marins, 1 200 000 tonneaux de navires marchands, une aviation de 500 avions de combat pilotée ou soutenue par 30 000 hommes.

Les forces du maquis ont augmenté proportionnellement au désir d'éviter le travail forcé qui avait déjà mobilisé 500 000 jeunes gens sur le mur de l'Atlantique ou dans les usines allemandes.

Un décompte de nos pertes humaines depuis le début des hostilités a fait ressortir que plus de 650 000 hommes¹⁹ étaient morts du fait des actions ennemies et 585 000 avaient été rendus invalides, une proportion très élevée au regard de la population totale.

¹⁹ Civils ou militaires

Pétain

Ce maréchal de France a accepté la mise en esclavage de la France, pratiqué officiellement la collaboration avec l'envahisseur et ordonné une opposition armée aux soldats français et alliés des forces de la Libération, tout en interdisant à ses concitoyens de tirer sur les Allemands. Sur ses ordres, des affiches ont été placardées partout en France prévenant que toute personne quittant la France sans autorisation préalable serait automatiquement condamnée à mort.

Cela aurait été notre sort si nous avions été repris lorsque nous sommes passés en Espagne. Imaginez ! Être condamné à mort pour avoir voulu combattre pour sa patrie par l'homme qui avait été autrefois l'officier commandant de mon père lorsqu'il était à Verdun, au moment de son vingtième anniversaire en 1917. Même lors de son dernier discours à la nation, au moment de la Libération, Pétain n'a pas condamné l'armistice ou crié "Levez-vous contre l'ennemi".

Giraud

Ce grand chef n'avait pas été capable d'obtenir des succès en 1940 alors qu'il était à la tête de la 7^{ème} armée. Après une remarquable évasion d'une forteresse française, il avait eu l'occasion de rejoindre la résistance et, éventuellement, de jouer un rôle important dans le retour de l'Afrique du Nord dans la guerre, pourvu que cela se fit sans relation équivoque avec Vichy. On pensait qu'il assurerait le commandement en chef des armées françaises réunies. Mais il ne s'est même pas donné la peine de rendre hommage aux résistants qui avaient défendu le drapeau de la France face à l'ennemi durant deux ans.

Giraud pensait que le problème de l'unité nationale serait résolu par le simple fait qu'il prendrait le commandement suprême de la hiérarchie militaire.

De Gaulle voyait clairement que cette notion simpliste serait une source de division nationale et d'interventions étrangères du fait des Alliés qui seraient tentés d'en profiter. En effet la majorité de la Résistance française n'accepterait certainement pas une

autorité centrale fondée seulement sur le succès de carrière d'un général, et on peut se demander pourquoi les Alliés ont essayé d'utiliser Giraud dans l'organisation d'une l'Afrique du Nord, préalable aux invasions ultérieures. En réalité Giraud était uniquement un militaire et il était heureux d'être l'homme des Alliés et de dire oui à tout ce qu'on lui demandait, du moment qu'il gardait le commandement complet des forces françaises. Cela, pensait-il lui donnerait tout pouvoir, militaire et civil. Cependant les Alliés ont assez vite réalisé que même Giraud ne pourrait pas empêcher une opposition française à leur débarquement en Afrique du Nord.

Eisenhower arriva à un accord avec l'amiral Darlan qui, le 10 novembre, donna l'ordre de cessez-le-feu. A ce moment, le général Clark annonça d'un ton conquérant que toutes les autorités civiles et militaires seraient maintenues dans leurs fonctions actuelles. Ceci amena Darlan à devenir Haut-Commissaire pour l'Afrique du Nord, Giraud étant nommé commandant en chef des troupes. Le 15 novembre, Darlan annonça ces mesures et proclama qu'elles avaient été prises au nom du maréchal Pétain.

Assez ironiquement, Pétain rejeta ces mesures, déclarant que Darlan avait trahi sa mission, et renouvela son ordre de s'opposer aux forces Anglo-américaines et de laisser le champ libre aux armées de l'axe. Roosevelt lui-même ordonna à Clark de reconnaître Darlan comme Haut-Commissaire alors que durant deux ans il s'était toujours opposé à de Gaulle. Roosevelt entama ensuite des négociations pour laisser à Darlan le commandement et le gouvernement pourvu qu'il donnât satisfaction à ses appuis américains. Ce qu'ils refusèrent tous de prendre en compte était que si on laissait de Gaulle de côté, la réaction du peuple qui, du fond de sa souffrance, condamnait à la fois le régime de la défaite et celui de la collaboration, risquerait de l'amener à choisir l'idéologie communiste.

Après l'assassinat de Darlan, il fut de nouveau suggéré que Giraud reçût la prépondérance politique et le commandement militaire. Le Comité National prépara un document qui, en réalité, aurait empêché la France d'avoir un gouvernement jusqu'à la fin de la guerre et qui établissait que l'autorité du

commandant en chef, c'est-à-dire l'autorité des Alliés soit exercée sans limite

Une autre décision humiliante fut prise par Eisenhower, bien que pas de son fait, lorsque le conseil national reçut la demande de convoquer Giraud et de Gaulle à une réunion avec Eisenhower, portant sur l'organisation et le commandement des forces françaises. Or, de Gaulle annonça en arrivant qu'il était là en tant que Président du Gouvernement Français. Eisenhower déclara alors qu'il était en train de préparer une très importante opération qui serait prochainement engagée contre l'Italie et qu'il était essentiel, pour des raisons de sécurité, que le commandement français en Afrique du Nord ne subisse aucun changement et que Giraud reste à son poste avec ses pouvoirs actuels, qu'il conserve le contrôle de la disposition des troupes, des communications, des ports et des aéroports et qu'il soit le seul à négocier avec les Américains sur tous les sujets militaires en Afrique du Nord. Eisenhower déclara aussi que, si cette condition n'était pas remplie, les Alliés cesseraient de livrer des armes aux troupes françaises.

A cette claque officielle, de Gaulle répondit qu'Eisenhower demandait un engagement auquel il ne souscrirait pas car l'organisation du commandement français était du ressort de Gouvernement Français, non du leur. Il rappela aussi à Eisenhower que durant la précédente guerre, la France avait joué un rôle analogue à celui que jouait maintenant les Etats-Unis en ce qui concernait la fournitures d'armes à tous les alliés, y compris les Etats-Unis, qui à l'époque tiraient avec des canons français, conduisaient des camions français et volaient sur des avions français, sans que la France n'eût jamais demandé aux Etats-Unis de nommer tel ou tel chef ou d'instituer tel ou tel système politique. On a rapporté qu'Eisenhower est resté silencieux, ce qui était la preuve qu'en cette affaire, il n'était que le messenger. A cette époque, Eisenhower était essentiellement un militaire. Par nature et par profession, l'action lui paraissait naturelle, immédiate et simple. Brutalement investi dans un rôle exceptionnellement complexe, il était devenu le chef d'une coalition colossale au sein de laquelle les ambitions et les

susceptibilités nationales surgissaient dans l'organisation des unités qui étaient sous ses ordres.

Heureusement pour les USA, Dwight Eisenhower se découvrit des qualités de patience et de prudence, vertus nécessaires pour gérer ces problèmes. Il se découvrit même, à cette occasion un appétit pour de plus larges horizons que l'histoire ouvrait à sa carrière.

Ce n'était donc pas étonnant, au vu de toutes ces choses que Charles de Gaulle, l'homme qui avait répondu à l'appel de l'honneur, soit perçu par les alliés comme rigide, solennel, arrogant et peu diplomate. Robert Murphy lui-même avait rapporté à Washington, après le débarquement en Afrique du Nord, qu'à son estimation, il y avait seulement dix pour cent de gaullistes à Alger. Toutefois, le 14 juillet, jour de la Fête Nationale française, après avoir entendu le discours de de Gaulle adressé à la population d'Alger, Murphy, apparemment impressionné, vint saluer de Gaulle sur le balcon et remarqua : "Quelle foule énorme !" A quoi de Gaulle répondit "Ce sont les dix pour cent de gaullistes que vous avez décompté à Alger".

Incapable de compter sur Giraud pour faire contrepoids à de Gaulle, les Alliés firent une tentative pour amener un ancien président de la République, le président Lebrun dans un lieu caché en Italie afin de contrôler, par son intermédiaire, l'avenir politique de la France. Lebrun déclina leur proposition. Peu de temps après, Hitler eu vent de ce projet et fit arrêter Lebrun par la Gestapo puis le fit transférer en Allemagne où il fut retenu durant une année.

Un autre exemple de la façon maladroite de gérer les relations avec de Gaulle, se produisit quelques jours avant le débarquement de Normandie, lorsque Churchill suggéra à de Gaulle d'abord de définir les modalités de "notre coopération en France" puis ensuite d'aller aux États-Unis afin soumettre l'accord à Roosevelt qui l'accepterait peut être !

De Gaulle refusa car il n'avait pas à proposer sa candidature à Roosevelt pour prendre la tête de la France pour la raison qu'il y avait déjà un Gouvernement français.

Churchill et de Gaulle sont ensuite allés voir Eisenhower à son quartier général où l'on présenta à de Gaulle un document tapé à

la machine et daté de huit jours. C'était une proclamation d'Eisenhower adressée aux populations d'Europe de l'Ouest et particulièrement aux Français, invitant les dites populations à obéir à ses ordres, déclarant qu'une fois que la France serait libérée, les Français pourraient choisir eux-mêmes leurs représentants et leur gouvernement. Le document ignorait ainsi complètement les autorités françaises qui avaient durant des années organisé et soutenu l'effort de guerre du peuple français et avait maintenant placé une grande partie de l'armée française sous les ordres d'Eisenhower. Cette ultime humiliation avait été infligée à l'homme qui avait fait don de sa personne à la France et qui plus tard en prendrait le destin en main. Cet homme, Charles de Gaulle n'allait jamais ni l'oublier, ni le pardonner.

Charles de Gaulle

La première fois que je l'ai rencontré, c'était à Gibraltar pendant que nous attendions le navire britannique qui allait nous transporter en Angleterre. La plupart des Français qui étaient présents étaient passés par l'une des différentes prisons espagnoles.

Il nous fit une sorte de discours expliquant qu'il venait d'Angleterre et qu'il allait à Alger pour affirmer son autorité sur le territoire d'Afrique du Nord. Il nous dit combien la France dépendait de nous pour la victoire finale et son rétablissement.

Je me souviens qu'il faisait à peu près ma taille (six pieds 4 pouces) mais qu'il avait une telle façon de vous regarder que l'on se sentait tout petit par rapport à lui. Je n'avais pas réalisé que cette façon de scruter les gens, en face de lui, était déjà due à sa mauvaise vue.

Il était né à Lille, à quelques kilomètres de Roubaix où je suis né et était devenu officier à l'école militaire de Saint-Cyr où on l'appelait déjà "la grande asperge" à cause de sa taille. Au milieu des années trente, il écrivit un livre assez court sur l'utilisation révolutionnaire des tanks dans la conduite de la guerre et les Allemands ont admis plus tard qu'ils avaient beaucoup appris de ce livre sur la guerre éclair. Son bataillon de chars, fut le seul qui infligea quelques revers aux Allemands, avant d'être obligé de battre en retraite devant leur supériorité numérique.

Ayant été appelé pour se joindre au gouvernement français, il essaya désespérément de le convaincre de se retirer en Afrique du Nord d'où il aurait pu continuer la guerre.

Avant d'aller en Angleterre pour voir Churchill, il rendit visite au général Weygand, le commandant en chef des armées françaises qui était résigné à la défaite et résolu à solliciter un armistice. Ce dernier allait jusqu'à dire qu'une fois que les Allemands auraient traversé la Seine et la Marne, ce serait la fin. Lorsque de Gaulle proposa de combattre depuis l'Afrique du Nord avec le reste du Monde, Weygand en rit en disant : "Combattre depuis l'Afrique du Nord, c'est ridicule ! Et pour ce qui est du monde, lorsque nous aurons été battus ici, l'Angleterre n'attendra pas une semaine pour négocier avec le Reich".

Néanmoins, de Gaulle essaya encore et encore de convaincre le Premier Ministre Paul Reynaud d'amener le Gouvernement à poursuivre le combat, depuis l'Afrique du Nord ; mais en vain, car le Premier Ministre hésitait, poussé à l'armistice par Pétain, Darlan et Weygand.

De Gaulle alla ensuite en Angleterre pour voir Churchill et le convaincre de ne pas donner son accord au fait que la France puisse demander à l'Allemagne quelles seraient les conditions d'un armistice. Il tenta aussi de former une "Entente Cordiale", au terme de laquelle l'Angleterre et la France fusionneraient leurs administrations, mettraient en commun leurs ressources et leurs pertes et, en bref, uniraient complètement leurs destins. Mais, il était trop tard. Reynaud avait déjà donné sa démission et le Président Lebrun avait demandé au maréchal Pétain de former un gouvernement.

Le 17 juin, De Gaulle vola de nouveau vers Londres, déterminé à poursuivre la guerre, à sauver la nation et l'Etat. Il réalisait trop bien que c'en serait fini de l'honneur, de la dignité et de l'indépendance s'il s'avérait que dans cette guerre mondiale, seule la France avait capitulé et laissé faire. Il était essentiel de ramener dans la guerre, non seulement quelques Français, mais la France.

Partant de rien, il lança le 18 juin 1940 son appel invitant les Français à se joindre à lui. Il avait 49 ans. Lorsque j'ai entendu ce message à la radio, je venais juste d'avoir 16 ans. Mon père, à

notre insu, était en route pour Dunkerque. Les Allemands venaient d'entrer dans Paris quelques jours auparavant.

Tant que l'Armistice n'avait pas été conclu, de Gaulle tenta de convaincre le général Weygand de prendre le commandement en gardant le Gouvernement français dans la lutte. La réponse fut une dépêche transmise par l'Ambassade de Londres enjoignant à de Gaulle de se constituer prisonnier dans une prison de Toulouse, d'abord durant un mois. Puis, sur l'ordre de Weygand le général de Gaulle fut condamné à mort !

A cette époque, les gouvernements des pays en guerre avec l'Axe retirèrent leurs représentants en France. Mais il resta à Londres un consul qui assurait une liaison avec la France Métropolitaine tandis que le Consul-Général du gouvernement Canadien restait accrédité. L'Union d'Afrique du Sud laissa aussi ses représentants en France. Bientôt, un important corps diplomatique s'établit à Vichy autour du nonce du Pape, de l'ambassadeur soviétique et de l'amiral Leary, l'ambassadeur américain. Rien de tout cela n'encouragea ceux dont le premier élan aurait été de se porter vers la croix de Lorraine.

Ainsi, parmi les Français comme parmi les autres nations, l'immense convergence de la peur, de l'intérêt et du désespoir entraîna un abandon universel de la France. Du fait que personne, nulle part n'agissait, comme s'il croyait encore à l'indépendance, à la fierté et à la grandeur de la France, la mission qui allait être la sienne apparut à de Gaulle, de façon soudaine, limpide et terrible. Dans le pire moment de l'histoire de la France, c'était à lui de porter le fardeau de la France.

Vous pouvez maintenant comprendre facilement pourquoi tant de personnes l'associent à la célèbre Jeanne d'Arc qui avait pris sur ses frêles épaules un fardeau qui était aussi pesant.

Elle avait au moins les armées des Français qui défendaient leurs villes contre l'agression britannique. Elle avait aussi beaucoup de chevaliers bien connus qui voulaient combattre pour la Couronne. De Gaulle n'avait qu'une poignée d'hommes de bonne volonté, incapables de bousculer la machinerie de la hiérarchie française encore présente à Londres. Car en fait, il se trouvait alors en Angleterre un certain nombre d'unités telles que la division des chasseurs Alpains et au moins dix mille marins sur

une flotte de plus de cent mille tonneaux qui s'était échappée des ports français, ainsi que plusieurs milliers de soldats qui avaient été blessés en Belgique et amenés dans des hôpitaux anglais. Mais, les envoyés militaires français avaient organisé le commandement de tous ces éléments de façon à ce qu'ils restent aux ordres de Vichy et préparent leur rapatriement. Les Anglais firent peu pour rallier ces troupes à de Gaulle parce qu'ils attendaient, d'un jour à l'autre l'offensive et peut-être l'invasion allemande et que par ailleurs, par éthique professionnelle et par habitude, ils respectaient l'ordre normal des choses, en l'occurrence Vichy et ses envoyés. Pour ces raisons, ils firent à mon avis une grosse erreur en distribuant aux forces françaises un prospectus leur indiquant qu'ils pouvaient choisir entre : se faire rapatrier, rejoindre les forces du Général de Gaulle ou servir dans les forces britanniques. Un grand nombre d'entre eux, fatigués de se battre, et ayant leurs familles restées en France occupée décidèrent de retourner chez eux.

De Gaulle, alors, alla visiter un camp de troupe française et réussit à rallier les unités de la Légion Etrangère et de la brigade des chasseurs alpins en dépit du fait qu'après qu'il soit parti, deux colonels de l'armée Britannique visitèrent le camp et dirent littéralement :

" Vous avez parfaitement le droit de servir sous les ordres du Général de Gaulle mais c'est notre devoir de vous prévenir que si c'est ce que vous décidez, vous serez rebelles contre votre gouvernement!! "

Toutefois, un flux lent mais continu de volontaires arriva chaque jour, soit à travers l'Espagne, soit par mer et de plus en plus de troupes et de marins rejoignirent de Gaulle, en venant de toutes les parties du Monde.

C'est alors que se produisit un lamentable incident qui ralentit considérablement le flux. Le 3 juillet, la flotte anglaise de Méditerranée a attaqué l'escadre française à l'ancre à Mers-el-Kèbir. Au même moment, de Gaulle fut prévenu que les Anglais avaient occupé par surprise tous les vaisseaux de guerre français

qui avaient trouvé refuge dans les ports britanniques²⁰, et qu'ils avaient emmené à terre et interné leurs officiers et leurs équipages. Le 10, un avion britannique torpilla le croiseur Richelieu à l'ancre dans la rade de Dakar. Tout cela fut présenté comme une sorte de victoire navale ce qui était plus que maladroit.

A cause de cela, beaucoup de militaires et de civils qui se préparaient à rejoindre de Gaulle tournèrent bride. De plus l'attitude adoptée par les autorités en place dans l'Empire français passa de l'hésitation à l'opposition, avec de lourdes conséquences sur le ralliement des territoires africains.

A la fin du mois de juillet 1940, l'effectif de ceux qui avaient rallié de Gaulle se chiffrait à peine à 700 personnes. A ce moment, le Gouvernement Britannique, pour des raisons pratiques autant que pour préciser les droits et obligations de ces sympathiques "Français Libres" prit la décision le 28 juin de reconnaître officiellement de Gaulle comme le "chef des Français Libres".

A ce titre, de Gaulle s'assura que la Grande Bretagne garantirait le rétablissement des frontières de la métropole comme celles de l'Empire français et insista pour que les dépenses relatives aux Forces Françaises Libres soient remboursées ultérieurement, ce qui fut fait avant la fin de la guerre, en tenant compte de tout ce qui était fourni en échange. A partir de là, le monde entier sût que la solidarité britannique prenait un nouveau départ en dépit de tout.

De Gaulle concentra alors ses efforts en direction des Etats Unis en dépit des évènements de Dakar et plus tard de Saint-Pierre et Miquelon.

Du fait que les Etats-Unis demandaient à utiliser l'aéroport de Pointe-Noire pour les bombardiers lourds, il existait un terrain pour un accord bien que la France Libre ne fut pas officiellement reconnue. Ce dernier point rendait difficile pour de Gaulle

²⁰ On sait maintenant que le gouvernement de Vichy avait ordonné aux commandants des navires de ramener ces derniers en France ou de se saborder sur place. C'est pour éviter l'une et l'autre de ces actions que les Anglais saisirent les navires par surprise.

d'obtenir que les Alliés fassent appel aux Forces Françaises Libres dans les combats.

Mais ensuite, en juin 1941, Hitler envahit la Russie et la situation changea complètement. En quatre mois, les trois groupes d'armées allemands – Von Leeb, Von Bock et Von Runsted – pénétrèrent en Russie pour être finalement stoppés près de Moscou par Zhukov. Léningrad n'était pas tombée. Hitler avait fait l'erreur fatale de ne pas grouper toutes ses forces mécanisées dans la seule direction de la capitale soviétique.

Puisque de Gaulle n'avait pas réussi dans un premier temps à faire accepter aux Britanniques d'utiliser les deux divisions légères formées au Levant, il donna l'ordre de transférer l'une d'elles vers le Caucase, à la grande satisfaction des Russes. Les Britanniques changèrent alors rapidement d'avis et acceptèrent d'engager toutes les troupes françaises dans la bataille contre Rommel. De Gaulle envoya alors le groupe de chasse Normandie en Russie. Ce groupe combattit magnifiquement et fut la seule unité de l'Ouest à combattre sur le front de l'Est. Bien sûr en ne tenant pas compte de la "Division Azul" envoyée par Franco pour combattre du côté des Allemands contre la Russie. En décembre, de Gaulle plaça sous commandement Allié la première et la seconde Division, la première étant placée à Bir-Hakeim, la seconde en réserve. Plus une compagnie de parachutistes. En tout, 12 000 hommes ou à peu près le cinquième de toutes les Forces Alliées alors simultanément en action. Les groupes de chasse Alsace et Lorraine avaient combattu dans le ciel de Cyrénaïque depuis Octobre. Le 27 mai, Rommel lança l'offensive. Bir-Hakeim était sa première cible.

Le drame se déroulait sur un terrain en forme de polygone d'environ 16 kilomètres carrés tenu par le général Koenig et ses hommes. Si ces 5 500 combattants qui étaient venus volontairement de France, d'Afrique, du Levant et du Pacifique devaient subir une triste défaite, notre cause aurait sûrement été compromise. Tout au contraire, s'ils réussissaient quelque brillant fait d'armes, et alors, l'avenir s'ouvrait pour nous.

Le 7 juin, l'encerclement de Bir-Hakeim était complet. La 90^{ème} division allemande et la division italienne Trieste appuyées par près de trente batteries et des centaines de chars étaient prêtes à

lancer l'assaut. Un parlementaire ennemi leur demanda de se rendre ; première demande suivie d'une deuxième de la main-même de Rommel les menaçant de se voir anéantir comme l'avaient été les Britanniques à Got-el-Skarab. Deux jours plus tard, un autre officier leur demanda de déposer les armes et en guise de une réponse essuya des tirs de l'artillerie française.

Jours après jours, les assauts se suivirent, sous une chaleur torride, les nuits étant mises à profit pour remettre de l'ordre dans les positions. "Tenez encore 6 jours" demanda le commandement Allié. Puis encore 2 jours. La raison en était que la 8^{ème} Armée britannique avait tellement souffert que Rommel aurait pu saisir cette occasion pour foncer sur l'Egypte.

Mais il lui fallait d'abord en finir avec la résistance sur son flanc et Bir-Hakeim était devenu son souci principal et son premier objectif.

Après quatorze jours de combats, la 1^{ère} division réussit à se désengager avec à peu près 4 000 hommes, laissant 1 109 officiers et soldats sur place. Mais ils avaient infligé à l'ennemi des pertes trois fois plus importantes que celles qu'ils avaient subies.

La radio de Berlin annonça que tous les prisonniers français seraient exécutés puisqu'ils n'appartenaient pas à une armée régulière. Une heure plus tard, de Gaulle annonçait sur la radio de la BBC que si l'armée allemande se déshonorait en tuant des soldats français, il se trouverait obligé d'infliger le même sort aux prisonniers allemands tombés entre les mains de ses troupes. Berlin réagit immédiatement en annonçant que les troupes françaises seraient traitées comme des soldats.

Peu de temps après, Tobrouk tomba, laissant 33 000 soldats britanniques prisonniers. La route du Caire était ouverte, mais Rommel avait trop allongé ses lignes de communication et de ravitaillement. Il décida de suspendre son avance. Le commandement allié prit position à El Alamein et lança la contre-attaque qui finit par chasser Rommel d'Afrique du Nord.

Le 7 novembre 1942, les Alliés débarquèrent en Afrique de l'Ouest. Churchill informa de Gaulle que les troupes britanniques servaient de façon accessoire, que toutes les responsabilités étaient dans les mains des Etats-Unis et que, à partir de

maintenant, les Américains demandaient à ce que les Français Libres soient tenus en dehors des opérations. Toutefois, le général Giraud avait été emmené en sous-marin depuis la Côte d'Azur jusqu'à Gibraltar pour prendre, à la demande des Américains, le commandement des troupes françaises en Afrique du Nord. Dans le même temps, les troupes françaises sous le commandement de Vichy opposaient une vigoureuse résistance au débarquement américain.

De Gaulle exprima son étonnement à ce que les Britanniques et les Américains n'aient pas pensé à inclure l'invasion de la Tunisie dans leur plan, car c'est là, sans aucun doute que les Allemands se précipiteraient. Mais après tout, il n'avait pas été consulté. Le 9 novembre, les Allemands débarquèrent leurs parachutistes près d'El-Alaouina en Tunisie sans tirer un seul coup de feu car Vichy avait donné des instructions pour permettre leur débarquement.

Heureusement, le général Juin réussit à convaincre l'amiral Darlan qui prenait ses ordres de Vichy d'ordonner le cessez-le-feu contre les Alliés et d'ordonner au général commandant en Tunisie d'ouvrir le feu sur les Allemands. Le matin du 11 novembre, les hostilités avec les Alliés cessèrent. Cela avait coûté 3 000 morts de chaque côté et des pertes importantes de navires et d'avions. Qui sait si ces combats inutiles auraient pu être évités si les Américains avaient soutenu de Gaulle dès le début.

Le plus étonnant de tout cela est que le général Clark confirma la position de Darlan et ce dernier devint "Haut-Commissaire" pour l'Afrique du Nord "au nom du Maréchal Pétain". Quelle façon de faire la guerre ! Pour couronner le tout, Pétain condamna le cessez-le feu en déclarant que Darlan avait trahi sa mission. Il publia aussi une lettre que Giraud lui avait écrite lui promettant sur son honneur de soldat qu'il ne ferait jamais rien qui puisse aller en contradiction avec la politique de Pétain ou de Laval.

Dans le même temps, les Allemands envahirent la "zone libre" et Vichy interdit toute opposition contre eux. Seule la flotte de Toulon était encore libre, mais pas pour longtemps. Incapable de s'enfuir et refusant de se rendre, la flotte se saborda.

De Gaulle dit alors au gouvernement britannique que "Si la France découvrait un jour qu'à cause des Anglais et des Américains, sa libération consistait à passer aux mains de Darlan, les alliés pourraient peut-être gagner la guerre sur le plan militaire, mais qu'ils la perdraient sur le plan moral et qu'au final, il n'y aurait qu'un seul vainqueur, à savoir Staline."

Puis, de Gaulle fut invité à Anfa au Maroc où Churchill et Roosevelt devaient se rencontrer. Il accepta cette opportunité de rencontrer les deux leaders mondiaux.

Lors d'une première rencontre avec Churchill, le Premier ministre informa de Gaulle que lui et Roosevelt s'étaient entendus pour que Giraud et de Gaulle soient établis tous les deux comme co-présidents d'un comité de gouvernement et que Giraud exercerait le commandement militaire. De Gaulle répliqua qu'il ne pensait pas que Churchill pouvait prendre au sérieux une telle solution qui ne pouvait passer comme convenable que dans l'esprit d'un sergent américain. De plus, il ne leur reconnaissait aucune autorité en ce qui concernait des questions de souveraineté à l'intérieur de l'Empire français.

Dans la soirée, de Gaulle rencontra Roosevelt qui lui répéta la décision formulée par Churchill. De Gaulle répliqua que la volonté nationale s'était déjà manifestée et que ce serait à la France seule de faire le choix de l'autorité à mettre en place dans l'Empire et ultérieurement en France métropolitaine. Toutefois, ils évitèrent une confrontation directe.

Plus tard, Robert Murphy dit à de Gaulle que les plans qui avaient été exprimés seraient annoncés. De Gaulle demanda quelle serait la réaction des populations lorsqu'elles apprendraient qu'aucun accord n'avait été trouvé à Anfa. Murphy répondit que beaucoup seraient soulagés parce qu'il n'y avait pas dix pour cent de gaullistes en Afrique du Nord. Il confirma aussi que Roosevelt et Churchill avaient signé un accord avec Giraud pour la fourniture d'armes et de fournitures à l'Afrique du Nord. A son retour à Londres, de Gaulle trouva que la presse et la radio, tant à Washington qu'à Londres, étaient maintenant résolument derrière Giraud, et que de Gaulle passait maintenant pour un candidat dictateur. Cette même presse publiait que le

peuple français pouvait compter sur Roosevelt et Churchill pour lui faire barrage.

Heureusement, de plus en plus d'hommes s'enrôlaient dans les Forces Françaises Libres et la population d'Afrique du Nord faisait de plus en plus clairement sentir que c'était de Gaulle qu'elle voulait et non ce Giraud qui avait écrit une lettre à Pétain pour lui faire allégeance.

Puis les troupes françaises furent engagées dans la bataille de Tunisie et en mars, la huitième armée entra en ligne, ce qui aboutit à la reddition du général Von Arnim encerclé à Cap Son avec 250 000 hommes. Les troupes françaises furent acclamées partout avec les cris de "Vive de Gaulle !"

En avril Giraud écrivit à de Gaulle qu'il avait renoncé à la prépondérance. Enfin, en mai, le Conseil National de la Résistance, sous la direction de Jean Moulin annonça qu'il appuyait la mise en place immédiate à Alger d'un gouvernement provisoire sous la présidence du Général de Gaulle.

De Gaulle se prépara à quitter Londres pour Alger.

Le 30 mai 1943 l'avion de de Gaulle atterrit près d'Alger. Giraud et de Gaulle se rencontrèrent et à partir de ce moment, leur duel commença. Giraud insista sur sa complète autorité sur les affaires militaires, avalisée par Roosevelt en insistant sur le fait que les affaires militaires ne devaient pas être subordonnées au Gouvernement qui serait formé. Un comité de sept personnes incluant Giraud et de Gaulle fut formé puis ce Comité annonça la création du Comité Français de Libération Nationale avec Giraud et de Gaulle comme co-présidents. Ce nouveau comité devait diriger l'effort de guerre, exercer la souveraineté nationale et assurer son autorité sur les territoires et les forces militaires. Giraud, constatant la perte de son autorité suprême sur les forces militaires décida alors de se retirer.

De Gaulle se retrouvait alors seul président. Il garda néanmoins Giraud à la tête des forces militaires en dépit de la répugnance que ce dernier avait à accepter toute forme de subordination. Dans les mois qui suivirent, il s'avéra que Giraud avait agi de son propre chef pour organiser la libération de la Corse mais de façon si peu avisée que ce fut le parti communiste qui en tira le plus de profit au point qu'il essaya même de renverser les

autorités locales. Il fallut remédier rapidement à cet état de chose de peur que cette situation ne constitue un précédent qui puisse se reproduire en France continentale lors de la Libération. Tout le monde, au sein du comité, réalisa qu'il fallait que Giraud s'en allât et en conséquence, le comité signa une résolution qui laissait de Gaulle comme seul Président.

Bien qu'on lui offrît un poste d'inspecteur général et la médaille militaire, Giraud préféra se retirer, refusant à la fois le nouveau poste et la médaille.

"Je veux être commandant en chef ou rien" dit-il.

J'ai pris le temps de détailler tous ces événements afin que vous puissiez comprendre ce qu'était cet homme, sa nature, ses inspirations et ses réalisations. Des hommes comme Churchill et Roosevelt durent surmonter leur étonnement, après tout assez compréhensible : de Gaulle, ce chef d'Etat, sans constitution, sans électeur, sans capitale qui parlait au nom de la France ; ce général qui portait si peu d'étoiles, condamné à mort par le gouvernement "légal", diffamé par beaucoup d'hommes célèbres ne pouvait pas manquer de stupéfier l'esprit conventionnel des militaires anglais et américains. A partir de rien pour commencer, ne comptant que sur lui-même, cet homme était maintenant en mesure d'amener sur le champ de bataille à la fin de 1943 quelques 380 000 soldats, 50 000 marins gérant une flotte de 320 000 tonnes et une aviation de 500 avions de chasse avec leurs et de 30 000 hommes.

Durant la campagne d'Italie, en décembre 1943, le corps expéditionnaire français composé de 120 000 hommes, soit un quart du total de l'armée Alliée fut engagé en Italie sous le commandement du Général Alexander et se vit assigné la région des Abruzzes avec la mission de percer les défenses au nord du célèbre Mont Cassino. Après des mois de bataille pour ouvrir la route de Rome, le général Juin suggéra une nouvelle stratégie qui fut adoptée en mai. Son attaque fut menée en force dans le secteur le plus difficile d'accès, par les crêtes, pénétrant avec succès les trois lignes de défense adverses. Trois semaines plus tard, les Alliés pénétraient dans la ville éternelle.

Il n'est pas nécessaire d'aller plus loin sur les contributions de l'armée française aux Forces Alliées et aux actions qui ont suivi

durant le débarquement au sud de la France, l'opération Overlord, la campagne de France et la campagne d'Allemagne. Tout cela est de l'Histoire. De Gaulle allait recevoir le support total du peuple français et jouer un rôle historique dans la politique française et internationale durant les quelques vingt-cinq ans qui ont suivi.

Je pense que cela vaut la peine de rapporter ce que de Gaulle pensait sur le Vietnam et sur l'engagement américain dans ce pays. En mai 1961, Kennedy venait à Paris où il eut plusieurs entretiens avec de Gaulle, sur le sujet de Berlin entre autres et sur la situation dans le sud-est asiatique. Kennedy dit qu'il pourrait être nécessaire à l'Ouest de s'impliquer militairement pour obtenir un accord avec les communistes au Laos et au Vietnam.

Au lieu de l'approuver, de Gaulle lui fit la leçon de la façon suivante:

"Vous trouverez que votre intervention dans cette région deviendra un enlèvement sans fin. Une fois qu'une nation s'est élevée, aucun pouvoir, quelle que soit sa force ne peut lui imposer sa volonté. Vous découvrirez cela par vous-même. Car même si vous trouvez des leaders locaux qui, dans leur propre intérêt, seront prêts à vous obéir, cela déplaira au peuple qui, bien sûr, ne voudra pas d'eux. L'idéologie au nom de laquelle vous intervenez n'a pas d'importance. Aux yeux du peuple, elle sera assimilée à votre volonté de puissance. C'est pourquoi, plus vous vous impliquez là-bas contre les communistes, plus ces derniers apparaîtront comme les champions de l'indépendance nationale et plus ils recevront l'appui du peuple, ne serait-ce que par désespoir. Nous Français en avons fait l'expérience. Vous Américains, vous voulez prendre notre place. Je vous prédis que vous tomberez étape par étape dans un borborygme militaire sans fond, quelque quantité d'hommes et d'argent que vous y dépensiez."

Manifestement, cet avis n'a pas reçu beaucoup de publicité du côté américain à cause du sujet très sensible de cette guerre qui n'était pas une guerre déclarée, de cette « victoire finale » qui n'a pas été gagnée, de ces milliers d'hommes qui sont morts sans raison et de ces milliers d'autres qui après avoir été handicapés

physiquement ou mentalement ont été abandonnés à leur propre sort.

Je vous recommanderai de lire le livre de Don Cook publié en 1983 intitulé "Charles de Gaulle - Une biographie", qui vous permettra d'apprendre quelques autres faits qui se sont produits à cette époque. Tels que les considérables restrictions à ses mouvements imposées à de Gaulle par son hôte à savoir Churchill lorsqu'il désirait se rendre dans les pays du Moyen-Orient, pays que les Anglais essayaient de faire basculer dans leur zone d'influence en les détachant de la zone d'influence française. Et qu'est-ce que de Gaulle aurait dit s'il avait su que Roosevelt avait fait comprendre à son entourage qu'il ne voulait pas reconnaître comme légal le gouvernement de de Gaulle parce qu'il avait en tête d'offrir leur indépendance à Dakar, à l'Indochine et aux autres territoires français à la fin des hostilités ! Cela pourrait très bien expliquer pourquoi Roosevelt avait soutenu Giraud, l'homme qui ne s'intéressait pas à la politique, mais qui aurait fait n'importe quoi pour ses partisans aussi longtemps qu'on l'aurait laissé au commandement des forces françaises sans personne pour le superviser.

Je termine ces mémoires avec la libération de la France lorsque lentement, à la dure, l'unité fut forgée. Maintenant, le peuple et le chef, s'aidant mutuellement allaient commencer le voyage vers le salut.

*L'association du Souvenir
des
Cadets de la France Libre*

L'ASCFL créée en décembre 2014 a repris le flambeau de l'ancienne Amicale des Cadets.

Notre association, fidèle à l'engagement que nous avons pris auprès de Pierre LEFRANC et Serge ARVENGAS, aujourd'hui disparus, veut non seulement entretenir le souvenir des Cadets, mais aussi participer à la transmission des valeurs qu'ils ont portées, notamment vis-à-vis des jeunes générations, qui ont besoin aujourd'hui plus que jamais de repères. En ce sens, l'association a l'ambition de rejoindre les initiatives poursuivies à cette fin par la Fondation Charles De Gaulle avec laquelle nous travaillons ensemble au 5 rue de Solferino.

Deux tâches principales nous ont occupés ces premières années.

D'abord, la recherche effective de notre reconnaissance acquise par notre statut juridique d'association. Nos premiers contacts officiels sont allés vers ceux avec lesquels nous sommes appelés à travailler : Fondation de la France Libre et Fondation Charles de Gaulle, Fondation Leclerc de Hauteclocque, Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, Gouverneur des Invalides, Gouverneur militaire de Paris, ECPAD, Musée de l'Armée, Musée de Coëtquidan, Musée de la Résistance Bretonne, mais aussi les associations poursuivant des buts identiques aux nôtres (associations de la 1^{ere} DFL, de la 2^{ème} DB, des familles de parachutistes SAS,..). Nous avons aussi noué des contacts avec la Saint-Cyrienne et avec la Promotion de Saint-Cyr "Cadets de la France Libre".

Ensuite, un énorme travail de mémoire est poursuivi en matière de recensement d'archives concernant les Cadets, dans le prolongement des travaux entrepris par l'Amicale mais aussi par André CASALIS. Ce travail considérable est d'ores et déjà engagé en scannant les documents nombreux en notre possession. Il conviendra ensuite de les archiver en profitant de l'expérience et de l'appui des conseils scientifiques des deux Fondations qui nous parrainent. Puis viendra le

temps de l'analyse et de l'exploitation de ces documents et fonds photographiques et cinématographiques avec l'appui, nous le souhaitons, de spécialistes et d'universitaires.

Nous avons également mis en place le site web <http://cadetfrancelibre.fr/> pour rendre accessible à un large public l'épopée des cadets.

Nous avons par ailleurs entrepris de nouer des contacts réguliers avec les autorités du Collège de MALVERN ainsi qu'avec la Mairie de BEWDLEY et les propriétaires du manoir de RIBBESFORD

Voilà les tâches auxquelles nous nous sommes attelés avec enthousiasme et peut-être avec un peu d'inconscience "dans l'esprit Cadet".

Nous avons tenu à ce que les Cadets soient porteurs de ce travail et que l'Association soit présidée par l'un d'entre eux. René MARBOT, assisté de Claude VOILLERY (décédé en avril 2019) et d'Etienne LAURENT (décédé en juin 2017), a pris à bras le corps cette responsabilité. Son énergie, son entregent et son excellente mémoire sont une richesse pour notre association et ses travaux. Enfants de Cadets et d'instructeurs des Cadets, ou admirateurs et amis des Cadets sans liens familiaux directs, nous avons conscience qu'il nous faut profiter de ce capital que constituent tous les Cadets en vie.

Nous serons heureux de vous compter parmi nous et de poursuivre avec vous ce travail de mémoire en hommage aux "Cadets de la France Libre".

Pierre Moulié, vice-Président